



## Recherches archéologiques en Gaule en 1948

Raymond Lantier

### ► To cite this version:

Raymond Lantier. Recherches archéologiques en Gaule en 1948. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1949, 7 (2), pp.261-311. <10.3406/galia.1949.2147>. <hal-01919408>

**HAL Id: hal-01919408**

**<https://hal.science/hal-01919408v1>**

Submitted on 4 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

## CHRONIQUE DES PUBLICATIONS

### RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES EN GAULE EN 1948<sup>1</sup>

#### I. GÉNÉRALITÉS ET BIBLIOGRAPHIE

Un nouveau petit livre d'Emile Thevenot<sup>2</sup> présente un tableau de la Gaule romaine, divisé en quatre chapitres traitant de l'organisation administrative, des transformations de la vie matérielle, intellectuelle, morale et religieuse, des invasions, de la restauration de l'Empire au IV<sup>e</sup> siècle et du démembrement du pays au V<sup>e</sup> siècle. Pourquoi dans ce précis, d'ailleurs clair et vivant, faut-il relever un certain nombre d'erreurs et d'omissions ? Est-il exact que le Conseil de la Narbonnaise remonte à Auguste ? Les opérations de la révision du cens étaient confiées à des magistrats spéciaux, choisis parmi les anciens consuls, et non aux gouverneurs de provinces. Il y aurait beaucoup à dire sur les origines de l'industrie céramique à Lezoux, déjà très prospère à La Tène III. Il est inexact d'attribuer à ces officines la fabrication des vases à reliefs d'applique : Lezoux en a peu produit. Non, la céramique rouge décorée ne disparaît pas

complètement après le III<sup>e</sup> siècle. G. Chenet a consacré, en 1941, un excellent volume à *La céramique gallo-romaine d'Argonne du IV<sup>e</sup> siècle et la terre sigillée décorée à la roulette*, et l'on sait qu'il reste bien autre chose que « la poterie grossière, fabriquée un peu partout, pour les usages de la table, de la cuisine et du ménage ». On s'étonne de ne pas trouver la mention de cet important ouvrage de G. Chenet aux *Indications bibliographiques*, où ne figurent pas plus les travaux d'Oswald et de Pryce, compléments indispensables du livre de Déchelette, l'étude d'Adrien Blanchet sur *Les aqueducs et cloaques de la Gaule romaine*. Si l'auteur s'était reporté à cet excellent répertoire, il aurait écrit que les aqueducs à siphon ont été rencontrés à Lyon et non à Vaison, comme il le croit et, toujours à propos de Vaison, il y a lieu d'ajouter à sa bibliographie les trois volumes de suppléments (1927-1940), publiés par le chanoine J. Sautel en 1942. Pourquoi encore n'avoir pas signalé les nouveaux essais de mise au point donnés sur l'art et la religion gallo-romaines ? L'arc de Saint-Remy-de-Provence n'a pas un caractère funéraire, et il n'eût pas été inutile de se reporter aux études récentes de F. Chalmoux sur le monument.

(1) Voir *Gallia* : I, 1942, p. 189-209; II, 1943, p. 228-263; III, 1944, p. 263-292; IV, 1946, p. 320-353; V, 1, 1947, p. 197-227; VI, 1, 1948, p. 257-287.

(2) *Les Gallo-Romains*, Coll. « Que sais-je ? », n° 314. Paris, Presses Universitaires de France, 1948, in-12.

Il y a peu d'informations utiles dans un récent article sur les nouvelles découvertes en préhistoire<sup>3</sup>, mais on consultera avec profit la notice du Dr H.-V. Vallois<sup>4</sup> sur les recherches anthropologiques dans notre pays depuis la dernière guerre.

Reprenant la publication de ses bibliographies annuelles, la *Revue d'Alsace*<sup>5</sup> a donné une recension des travaux consacrée aux découvertes et aux études relatives à l'antiquité et la *Rivista di studi liguri*, une chronique provençale, rédigée par les directeurs des circonscriptions archéologiques françaises, signalant les dernières trouvailles pré et protohistoriques. On ne peut que se féliciter de cette entente latine et du rayonnement français à l'étranger qu'elle implique, mais il serait convenable que fut assurée à nos revues la primeur de ces publications<sup>6</sup>, c'est d'ailleurs ce qu'a parfaitement compris F. Benoit qui vient de donner dans les *Mémoires et le Bulletin historique de Provence*, une première chronique archéologique de la province<sup>7</sup>.

Parmi les catalogues des collections publiques ou privées, on signalera un guide nouveau du Musée des Antiquités nationales<sup>8</sup> et deux notices<sup>9</sup> sur les an-

tiquités du Musée de Dôle et la collection de silex néolithiques, réunie par M. Nourry à Gaubert (cne de Guyonville, Eure-et-Loir).

L'histoire des fraudes en archéologie s'enrichit d'une étude précise sur les faux silex de Belvès (Gard)<sup>10</sup>; celle de la découverte préhistorique d'une petite monographie sur l'un des premiers fouilleurs de gisements paléolithiques, Edouard Lartet<sup>11</sup>.

Au lamentable chapitre des destructions provoquées par la dernière guerre s'ajoute la disparition d'un certain nombre de monuments mégalithiques, démolis ou dégradés par les Allemands, dans les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère et du Morbihan, tels le dolmen à gravures de l'isthme de Kermorvent et le menhir de la Pierrelongue, près du Croisic, victimes du « Mur de l'Atlantique ». D'autres destructions ont pour auteurs leurs propres propriétaires (allée couverte de Kéravel, à Saint-Pol-de-Léon)<sup>12</sup>. Certaines collections particulières n'ont pas été épargnées par les occupants et R. de Saint-Périer<sup>13</sup> vient de conter la triste aventure des os gravés de la grotte de La Mairie à Teyjat, qui appartenaient à la très importante collection réunie par ce savant dans sa propriété de Morigny, occupée par l'ennemi jusqu'à la fin du mois d'août 1944. Si l'une de ces pièces a pu être ramassée sur un fumier, il n'en est pas de même des gravures d'Équidés sur os d'oiseau, des trois Chevaux en frise, et des Bisons

(3) J. CARLES, *La préhistoire et ses récentes découvertes*, dans *La Revue*, 15 janvier 1949, p. 333-344.

(4) L'Anthropologie en France depuis la guerre, dans *Man*, XLVII, 1947, n° 18, p. 25-28.

(5) 1948, p. 57-58.

(6) P. WILLEUMIER, *R.E.A.*, L, 1948, p. 331.

(7) XXIII, 1948-9, p. 3-28.

(8) Raymond LANTIER, *Guide illustré du Musée des Antiquités Nationales au château de Saint-Germain-en-Laye*. Paris, Musées Nationaux, 1948, in-12.

(9) H. PERRET, *Courte notice sur les collections, pré, protohistoriques, néolithiques, Bronze, Fer, mérovingiennes, du Musée de Dôle (Jura)*, dans *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 286; p. 288.

(10) M. LOUIS et G. VIDAL, *Les faux de Belvès (Gard)*, *ibid.*, p. 191-196.

(11) G. BREGAIL, *Un éminent paléontologue, Edouard Lartet (1801-1871)*, dans *Bull. soc. archéol., hist., litt. et scientif. Gers*, XLIX, 1948, p. 213-228.

(12) P.-R. GIOT, *Bull. soc. d'hist. et d'archéol. Bretagne*, 1949, p. 33-34; *B.S.P.F.*; XLV, 1948, p. 350-351 et p. 342.

(13) *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 250-252.

incisés sur trois fragments de côtes de gros Herbivores, volés ou brisés, en tout cas, irrémédiablement perdus.

On souscrira volontiers à certaines des conclusions d'un rapport sur l'application et les effets des lois des 27 septembre 1941 et 25 février 1943, portant réglementation des fouilles sur le territoire métropolitain, qui ne semblent pas avoir été acceptées avec bonne grâce par nos préhistoriens. Le péril qui menace nombre de gisements préhistoriques est le fait de fouilleurs faussement qualifiés, auxquels le foisonnement des écoles et des instituts de préhistoire menace de livrer ce qui reste encore des gisements, dont l'accès devrait leur être rigoureusement interdit. Il y a beaucoup trop de fouilleurs et pas assez de savants qualifiés. Cette lamentable situation se poursuivra, malgré tous les actes législatifs, tant qu'un personnel compétent, en nombre suffisant, n'aura pas été formé scientifiquement et techniquement dans nos universités. Mais il sera encore non moins nécessaire d'assurer à ces jeunes savants les moyens de poursuivre une carrière honnêtement rétribuée, ce qui est bien loin de l'actuelle réalité<sup>14</sup>.

## II. PALÉOLITHIQUE ET MÉSOLITHIQUE

Deux manuels de préhistoire ont été réédités au cours de cette année. G. Goury a repris entièrement le *Précis d'archéologie préhistorique. Origine et évolution de l'Homme*, t. I. *L'époque paléolithique*<sup>15</sup>. Une place plus importante est faite à l'étude des problèmes relatifs à l'origine et à l'apparition de l'Homme, alors que les chapitres consacrés aux manifesta-

tions du sentiment religieux ont été allégés, l'auteur se proposant de consacrer un volume à ces questions. Généralement bien informé des découvertes nouvelles, G. Goury l'est moins de la bibliographie étrangère et même française : c'est ainsi qu'il a ignoré les importants mémoires d'H. Breuil sur *Le gisement de Chelles, ses phénomènes, ses industries*, publié dans *Quarter*, II, 1939, p. 1-20 et sur la grotte de Lascaux les travaux du même savant dans l'*Archivo español de arqueologia* (1941) et dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 1940.

On doit à D. Peyrony deux études de mise au point : la première est la réédition de son manuel de préhistoire<sup>16</sup>. L'ouvrage, volontairement réduit aux données essentielles, est en général au courant. On souhaiterait cependant, lors d'une sixième édition, un élargissement des chapitres traitant du Mésolithique et des origines du Néolithique. On s'étonne, en effet, de ne trouver aucun renseignement sur les civilisations hambourgeoise et montmorencienne, et l'auteur a complètement négligé l'exposé des problèmes relatifs à la domestication des animaux et aux origines de l'agriculture. On complètera utilement la lecture de cet honnête manuel par celle de l'article que le même auteur consacre aux civilisations périgordienne, aurignacienne et solutréenne, à la lumière des découvertes nouvelles faites tant en Asie-Mineure, en Irak, en Russie, en Europe Centrale et dans les Balkans qu'en Belgique, en France, en Italie et en Espagne<sup>17</sup>. Partout, en Orient comme en Occident, où

(16) *Éléments de préhistoire*, 5<sup>e</sup> éd. refondue et mise à jour. Paris, A. Costes, 1948, in-8°, 181 p. et 106 fig.

(17) *Le Périgordien, l'Aurignacien et le Solutréen en Europe d'après les dernières fouilles*, dans *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 305-328.

(14) R. VAUFREY, *La loi sur les fouilles archéologiques*, dans *l'Anthropologie*, 52, 1948, p. 264-279.

(15) Paris, A. et J. Picard, 1948, in-16.

le Périgordien et l'Aurignacien ont été trouvés en position stratigraphique, ils se succèdent invariablement au rythme suivant : Périgordien inférieur, Aurignacien inférieur et Périgordien supérieur. Tout se passe comme si une première vague de Cro-Magnons s'était étalée sur la Russie méridionale, l'Europe Centrale et la France du Sud-Ouest, suivie, géologiquement parlant, par des groupes de même origine, s'installant les uns dans les Balkans, les autres en Europe Centrale, d'où ils seront refoulés en direction de l'Ouest et arriveront dans notre pays, expulsant les Combe-Capelles de la plupart des abris qu'ils occupaient. Alors que l'Aurignacien à pointes à base fendue en os est largement répandu dans les pays balkaniques et principalement en France, il n'a pas été rencontré encore en position stratigraphique avec l'Aurignacien sur les territoires de l'Europe Centrale. Succédant à cette première phase, des industries à pointes losangiques aplaties en os, témoignent d'une décadence rapide dans le bassin de la Vézère et en Charente. Alors qu'en Russie, à l'exception de Surène I, et en Europe Centrale, le Périgordien semble poursuivre une évolution ininterrompue, il marquerait en Gaule un arrêt assez sensible dans les territoires situés entre la Garonne et le Plateau Central, conséquence de la pénétration des groupes de Cro-Magnon. Il n'est pas interdit de rechercher dans le Périgordien supérieur l'une des origines de l'industrie solutréenne, qui, en Europe Centrale, procède vraisemblablement d'un Moustérien évolué. Les niveaux à pointes à face plane, trouvés à Solutré, superposés au Périgordien IV (Gravette), puis dans l'Indre, et de là en Charente (Le Placard) représenteraient un essaimage, en direction de l'Ouest, de ces formes affinées parallèlement développées au Périgordien. Dans le Sud-

Ouest européen, le Solutréen serait issu du Périgordien d'Italie et de Provence, plus ou moins modifié par des apports périgordiens d'Europe Centrale. A La Salpêtrière (Gard), les pointes à face plane, qui ne manquent pas dans les niveaux inférieurs, se développent sur place dans le second horizon. Trois groupes se détachent : l'un remontant vers le Nord, par les vallées de l'Ardèche et de ses affluents, a laissé des traces dans la Haute-Loire (abri du Rond) et dans l'Yonne (Trilobite); l'autre, longeant le versant méridional des Cévennes et le Plateau Central, aboutit en Périgord; le troisième s'étend le long du littoral méditerranéen jusqu'au Parpaillô (Valence, Espagne). Plus tardivement, trois nouveaux groupes auront encore le Gard pour origine, deux se détacheront vers la Péninsule Ibérique, un vers les Pyrénées, pour suivre chacun leur propre évolution.

Dans une *Préhistoire de la Méditerranée (Paléolithique et Mésolithique)*<sup>18</sup>, Marc R. Sauter expose l'état actuel des découvertes et des problèmes posés par l'archéologie d'une région qui n'est pas sans présenter une réelle unité, depuis le rocher de Gibraltar jusqu'aux frontières de l'ancienne Russie.

Dans le domaine de l'anthropologie préhistorique, on commence à se préoccuper de déterminer le rôle joué par les hormones aux origines de l'Humanité<sup>19</sup> et dans la différenciation des races<sup>20</sup>.

De nouvelles recherches anthropologiques, faites sur les protohistoriques de l'âge du Cuivre anatolien et sur les primitifs actuels, confirment les conclusions précédemment proposées par le Dr

(18) Paris, Payot, 1948, in-8°.

(19) K. KELLER-TARNUZZER, *Neununddreissigstes Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte*, 1948, p. 21.

(20) *Archives suisses d'Anthropologie générale*, XI, 1947-8, p. 74 sq.

H.-V. Vallois<sup>21</sup> sur la durée de la vie chez les hommes préhistoriques, beaucoup plus courte que chez les hommes actuels. Un nouveau crâne cromagnoïde a été découvert dans la grotte d'Oullens (Gard)<sup>22</sup>.

L'étude de la faune paléolithique d'une région donnée, en l'espèce le bassin girondin<sup>23</sup>, permet, dans une assez large mesure, de restituer le paysage climatique dans lequel se déroula la vie des habitants du territoire. Après une période assez chaude, au début du Paléolithique ancien, on constate au Moustérien l'arrivée progressive du froid; le Moustérien des grottes offre un mélange de faune tempérée et froide. Pendant l'Aurignacien, la taïga succède à la steppe froide. Vers le milieu de la période se manifeste un adoucissement du climat, mais en période finale on constate un retour aux conditions humides, puis froides. Une accentuation de la tendance continentale caractérise le Solutréen, puis sous le régime de la steppe froide, les Magdaléniens cherchent un abri dans les grottes. Un adoucissement de la température se manifeste à la fin de cette même époque. Prenant, cette fois, pour base les industries du silex, Mlle A. Hure<sup>24</sup> propose un autre essai de reconstitution climatique pour le Sénonais. Pendant l'Abbevillien, un climat chaud permet à l'Homme d'occuper les terrasses qu'il abandonnera à l'Acheuléen pour s'installer sur les plateaux et s'abriter dans

les grottes contre le froid du Moustérien. Avec un changement des conditions climatiques, pénètrent des nouveaux-venus à l'Aurignacien, mais la région se dépeuple pendant le Solutréen et le Magdalénien.

A l'occasion de la découverte, dans les alluvions de l'estuaire de Chabéague, au S. de Biarritz, d'une mandibule de *Rhinoceros etruscus*, G. Malvesin-Fabre<sup>25</sup> précise la place philogénétique et stratigraphique de ce Mammifère, qui apparaît d'abord au Pliocène final, se maintient pendant la période chaude précédant la glaciation de Mindel et reparait pendant l'interglaciaire Mindel-Riss, pour disparaître définitivement au Rissien.

Dans les Grands Causses, on vient de signaler, pour la première fois, la présence du grand Ours, dont les griffades ont été relevées sur les parois de la grotte du Grand Mas<sup>26</sup>.

Plusieurs mémoires traitent des rapports de la géologie du Quaternaire et de l'archéologie préhistorique dans les vallées de la Seine<sup>27</sup> et de la Somme. Sur la terrasse du Moulin-Quignon<sup>28</sup>, les poches creusées dans la craie et profondes d'une dizaine de mètres, sont le résultat de la karstification de la craie. Au Günzien appartient une série ancienne de presle, de sables et de graviers gris, puis roux, matériel soliflué où, à mesure qu'on s'élève dans la série, les actions mécaniques, littorales et fluviales, s'accroissent progressivement par un triage. Au Mindélien les marnes ont été forte-

(21) La durée de la vie chez les Hommes préhistoriques et les Primitifs, dans l'*Anthropologie*, 52, 1948, p. 358-359; voir : *ibid.*, 47, 19, p. 499-532.

(22) R. BOYER, *Bull. mens. soc. anthrop.* Paris, 9<sup>e</sup> série, 8, 1947, p. 76-79.

(23) G. MALVESIN-FABRE, *Essai sur la faune pléistocène de la Gironde. Paléobiologie et Paléoclimatique*. Bordeaux, 1948, I broch. in-8°

(24) Note sur la climatologie du Sénonais d'après les industries du silex, dans *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 81-84.

(25) P.-V. soc. linnéenne Bordeaux, 1<sup>er</sup> décembre 1946.

(26) *Revue du Rouergue*, I, 1948, p. 559.

(27) Laure J. LHOSTE, *Observations sur la géologie du Quaternaire et l'archéologie paléolithique dans la vallée de la Seine*, dans *C.R. hebdomad. Acad. Sc.*, t. 224, 1947, n°8.

(28) H. BREUIL, L. AUFRÈRE et A. BOWLER-KELLEY, *La structure du Quaternaire de la terrasse du Moulin-Quignon*, *ibid.*, p. 10 et 12.

ment ravinées par des sables et des cailloux, les plus élevées présentant les caractères d'un dépôt soliflué. A la base d'une série limoneuse, faite de sables, terminée au sommet par un cailloutis du loess récent, on reconnaît l'existence de trois périodes de cryoturbation quaternaire, aux environs d'Amiens<sup>29</sup>.

En Bretagne, sur la grève des environs de Roscoff, à une époque que l'on peut vraisemblablement situer dans l'intervalle acheuléo-moustérien, les baies et les chenaux du Crétacé se transforment en marécages, recouverts ensuite par un manteau presque uniforme de limons, masquant la majeure partie du relief rocheux<sup>30</sup>.

Dans le cadre des monographies régionales, l'abbé A. Glory<sup>31</sup> traite de l'Alsace paléolithique, P.-R. Giot<sup>32</sup> dresse un inventaire et une carte de la Bretagne pendant la même période. Lors de la plus ancienne glaciation, les stations, dépôts, ateliers et grottes, sont tous situés sur le versant de la Manche et coïncident avec la répartition des limons loessiques contemporains. Au Würmien, les fonds exondés de la Manche, et plus spécialement ceux du golfe normanno-breton, offraient des sites plus hospitaliers, tant aux hommes qu'aux animaux. Il est permis de se demander, l'objet étant encore utilisé par les fileuses, si, à Kervouster en Guengat<sup>33</sup>, le poinçon taillé dans la

diaphyse d'un os long de Mammifère, représente les vestiges d'une industrie paléolithique osseuse de la Bretagne.

En Gironde, le plateau de Grupy, à Fronsac, et le territoire de la commune de Saint-Aignan ont donné en surface des bifaces moustériens de tradition acheuléenne<sup>34</sup>. Les stations des grottes de Lavison<sup>35</sup> et des Haurets<sup>36</sup> sont à classer, la première dans le Moustérien (couches F' et F de Font-de-Gaume), la seconde au Périgordien I. Dans la Haute-Marne, sur la rive droite d'un vallon sec, affluent de la Blaise, la grotte du Perthuis de la Roche renferme, sous un horizon néolithique, un niveau moustérien ou levalloisien récent à bifaces<sup>37</sup>. Le célèbre gisement de La Chapelle-aux-Saints a été l'objet d'une petite monographie des abbés A. et J. Bouysonie<sup>38</sup>. L'inventaire de la collection Pauzat, au Musée Ernest Rupin, à Brive<sup>39</sup> apporte des précisions sur le matériel des ateliers de la vallée de Planche-Forte (Corrèze), grottes du champ et abri en contrebas, de Cumba Negra, des Morts et de Saint-Gaudon, et sur les gisements de Chez Pourret et du Puy de Lacam, au Nord de Brive.

En Charente, le gisement des Vachons<sup>40</sup>

(29) F. BOURDIER, *Sur le nombre des cryoturbations affectant les dépôts quaternaires de la Somme*, dans *C.R. soc. géolog. fr.*, 26 avril 1948, p. 150-151.

(30) J. BOURCART, *Sédiments quaternaires conservés sur la grève de la région de Roscoff*, dans *C.R. Acad. Sc.*, 221, 1945, p. 357-359.

(31) *L'Alsace préhistorique à l'époque glaciaire*. Publications de la soc. sav. d'Alsace et des régions de l'Est. Strasbourg. 1947.

(32) *Remarques sur le Paléolithique breton*, dans *l'Anthropologie*, 51, 1948, p. 553-557.

(33) P.-R. GIOT et J. COGNE, *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIV, 1948, p. 76-77.

(34) B. DUCASSE, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 273-274.

(35) G. MALVESIN-FABRE, *La grotte de Lavison, près Saint-Macaire. Sa faune, son âge*, extr. *P.V. soc. linn. Bordeaux*, 20 mars 1946.

(36) Du même, *Sur l'âge de la grotte des Haurets*, *ibid.*, 6 février 1946.

(37) *Bull. soc. scientif. et archéol. Corrèze*, 70, 1948, p. 4-22.

(38) Abbé P. MOUTON et R. JOFFROY, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 256-259.

(39) J. BOUYSSONIE, *Bull. soc. scientif. et archéol. Corrèze*, 70, 1948, p. 160-161.

(40) Du même, *Un gisement aurignacien et périgordien : les Vachons*, dans *l'Anthropologie*, 52, 1948, p. 1-42.

fait connaître une inversion de l'Aurignacien supérieur (niveau de La Gravette) et de l'Aurignacien final (niveau de La Font-Robert): le premier est ici superposé au second.

Dans le loess de Villejuif, à la carrière de la rue Mons-Ivry<sup>(41)</sup>, un niveau probablement périgordien, à burins en bec de flûte, grattoirs sur bout de lame, nucléi et lame à troncature convexe, serait à rapprocher du Niveau I de la sablière Berville, à la redoute des Hautes-Bruyères.

On doit au Dr A. Cheynier<sup>(42)</sup> des précisions sur la stratigraphie du gisement de Badegoule: à la base, sur les marnes, puis en dispersion sans niveau précis, un protosolutréen est caractérisé par des feuilles ou des pointes à face plane, de gros fragments d'os ou d'ivoire de Mammoth, utilisés et aménagés. Une couche stérile de castine sépare ce Protosolutréen d'un horizon de Solutréen moyen à feuilles de laurier et lames de silex, os appointés et retouchés, et gros outillage de retouchoirs et d'emmanchures en bois de Renne. La même industrie se continue dans une troisième couche, assez différente d'aspect, noirâtre et cendreuse, avec de nombreux os brisés. Les feuilles de laurier sont plus élégantes, les nucléi plus nombreux, à deux plans de frappe opposés. L'outillage osseux plus varié comprend des poinçons, des épingles, des retouchoirs, des lissoirs, des spatules, des baguettes, des sagaies, et même des feuilles de laurier ou de saule, parfois pédonculées. L'art est représenté par des gravures d'animaux sur os et sur plaquettes de schiste. Au cours d'une quatrième occupation, au Solutréen supérieur, les nouveaux-venus ont

vidé la plate-forme et construit sur le sol un dallage, de pierres et de gros cailloux. Aucune brèche stérile ne sépare cet horizon d'un Solutréen final, dans lequel dominent les lamelles microlithiques à dos abattu montées latéralement sur une armature d'os scié. Au-dessus deux niveaux protomagdaléniens renferment des pièces nouvelles, raclettes, burins à coches et perçoirs.

En Normandie, les stations de Vieux-Ifs, des Ifs et de Wanchy-Capval (Seine-Inf.) ont donné de nombreux fragments de pointes moustériennes à plan de frappe préparé ou non, et d'abondantes lamelles du Paléolithique supérieur<sup>(43)</sup>.

Les nucléi fusiformes de May-en-Multien (Seine-et-Marne) rappellent, par leur forme et certains plans de frappe, la technique mexicaine de la taille de l'obsidienne. Mais par quel moyen procède-t-on à ce débitage? Le bois se mâchant au premier choc sur les rugosités de la taille, rend impossible toute percussion<sup>(44)</sup>. A ces recherches de technique se rattachent deux articles sur la typologie et la taille dans les couches moustériennes du Moustier<sup>(45)</sup> et sur le travail du calcaire sublithographique de type moustérien dans le gisement de Beauséjour, à Saint-Cyprien (Dordogne), qui a fait connaître des éclats obtenus par la taille au bois, sans retouches secondaires<sup>(46)</sup>.

Au point de vue de l'histoire industrielle du silex, l'outillage de Fontmaure<sup>(47)</sup> annonce le Paléolithique supérieur: tous les types de pointes moustériennes y sont représentés et la lame étroite,

(41) F. BORDES et P. FITTE, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 107-108.

(42) *Ibid.*, p. 329-330.

(43) M. DUTEUTRE, *Bull. soc. normande ét. préhist.*, 34, 1947-8, p. 109.

(44) L. COUTIER et H. LAMARRE, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 218.

(45) F. BORDES, *ibid.*, p. 113-125.

(46) F. BORDES et M. BOURGON, *ibid.*, p. 335.

(47) Dr L. PRADEL, *Le burin moustérien à Fontmaure*, dans l'*Anthropologie*, 52, 1948, p. 220-228.



parfois finement retouchée, y fait son apparition. Il était normal, en un tel milieu, de rencontrer le burin, dont l'association avec d'innombrables grattoirs à encoches et des lames à dos abattu, marque un changement de technique, correspondant à des besoins nouveaux.

Le faciès de Châtelperron (Allier) qui s'apparente, par ses petits cordiformes et ses pointes triangulaires de type moustérien, aux industries de l'abri Audi, s'en sépare nettement par la présence de lames minces, étroites, à bord courbe ou totalement abattu, ou tronquées obliquement. Cette technique périgordienne, avec laquelle s'ouvre le Paléolithique supérieur, serait d'origine asiatique, comme les occupants du Roc de Combe-Capelle<sup>48</sup>.

Dans le même gisement, à la grotte des Fées<sup>49</sup>, une industrie de l'os, associée à des lames à dos abattu et à des grattoirs, contient une dizaine de têtes de flèches en os, portant à la base un cran latéral, suivi d'un amincissement formant pédoncule.

Les documents fournis par les cavernes belges de Spy, du Trou-Magrite et de Goyet, apportent un ensemble de pièces permettant de préciser les procédés employés dans la préparation des aiguilles et des pendeloques, au Paléolithique supérieur : réserve de matières premières, os de Grue et radius de Cheval, maquette pour la fabrication des aiguilles, exécutées en série au Trou de Caleux et au Trou du Frontal; perforations de pendeloques adaptées à la matière à traiter, biconique lorsque la pierre est compacte et relativement homogène, emploi de la percussion pour les canines de Renard, raclages pour les incisives de Cheval et

de Bœuf, en tunnel pour ménager une sorte d'anneau, ou sciage pour divers types de perles<sup>50</sup>.

De nouveaux dessins aurignaciens sont signalés sur les parois de la grotte de La Roche-Courbon : série emboîtée de Mammouths, grossièrement tracés, un petit Quadrupède et deux Poissons<sup>51</sup>. Dans le massif calcaire, situé près du hameau de La Chame (commune de Vallon, Ardèche), dans la petite grotte de la Baume du Bouchon, six figures, dont une tête de Bouquetin, les bois en perspective tordue, ont été tracés à l'ocre rouge sur les parois de la dernière salle<sup>52</sup>.

La découverte dans la grotte de Gazel, près de Sallèles-Cabardès (Aude)<sup>53</sup>, en face du village, à l'Est sur la rive gauche de la Ceize, de gravures rupestres (Bouquetins et Chevaux) appartenant à deux groupes de figures, l'une aurignacienne, l'autre magdalénienne, donne, avec Aldène, un nouveau chaînon entre les séries pyrénéennes et méditerranéennes.

D'excellentes photographies de F. Windels, accompagnées d'un texte de présentation d'Annette Laming, constituent la documentation iconographique indispensable à l'étude de l'incomparable ensemble de peintures et de gravures, illustrant les parois de la grotte de Lascaux<sup>54</sup>. A l'exception de quelques planches de silex, les planches de l'ouvrage de R. Nelly<sup>55</sup> sur les gravures de la grotte des Espélugues, à Lourdes, ne sont rien autre que

(50) E. SACCASYN DELLA SANTA, *Bull. soc. roy. belge d'anthrop. et de préhist.*, LVII, 1946, p. 12-51.

(51) M. CLOUET, *Rev. Saintonge et Aunis*, I, 1948, p. 213-219.

(52) A. GLORY, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 275.

(53) Dr M. CANNAC, *ibid.*, p. 155-161.

(54) *Lascaux, Chaplle Sixtine de la Préhistoire*, Montignac-sur-Vézère, 1948, in-4°.

(55) *Les chefs-d'œuvre de la grotte des Espélugues*, Carcassonne, 1948, in-4°.

(48) D. PEYRONY, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 34-35.

(49) E. BUISSON, *ibid.*, p. 84-85.

les lithographies utilisées par E. Piette, dans son ouvrage *L'art pendant l'âge du Renne*.

L'art mobilier du Paléolithique supérieur s'est enrichi d'un remarquable galet, trouvé par H.-L. Movius dans ses fouilles de La Colombière (Ain)<sup>56</sup>, recouvert d'un complexe d'animaux, d'une belle exécution, et d'un ensemble d'œuvres d'art du Magdalénien IV, recueillies dans les fouilles de la seconde salle d'Isturitz (Basses-Pyrénées)<sup>57</sup>; celle-ci occupée seulement dans sa partie Nord-Ouest, largement ouverte au jour à son extrémité, a servi pendant longtemps d'atelier. Dans la couche archéologique, parfaitement homogène, gisaient, souvent intentionnellement fracturées et dispersées, des sculptures sur grès rose, Bison, têtes de Chevaux, sur bois de Cerf, jeune Ruminant; des bas-reliefs, également sur grès, tête de Cheval, des gravures tête de Cerf et curviligne sur sagaie, tête de Daguet sur bâton percé, arrière-train de Cheval sur os. Au Magdalénien VI appartient le bâton percé, décoré d'un Bison et de l'ébauche d'une tête de Capridé, trouvé à Loubresac (commune de Mazerolles, Vienne)<sup>58</sup>.

Le peu de renseignements que l'on possède encore sur la protection ancienne des grottes sanctuaires paléolithiques rend particulièrement importante la découverte faite, lors de la mise au jour de l'entrée de la grotte à peintures de Bernifal (commune de Meyrals, Dordogne)<sup>59</sup>. L'entrée qui conduit à un couloir, permettant de pénétrer de plain-pied

dans la caverne, était au moment de sa découverte, complètement obstrué par un blocage de pierres recouvert de terre de ruissellement. Avant leur départ, les derniers visiteurs paléolithiques avaient donc intentionnellement muré l'entrée, pour protéger leur sanctuaire contre toute profanation. On peut supposer que l'accès du lieu de culte était ainsi fermé après chaque cérémonie. Faut-il rapprocher la découverte de Bernifal de celle faite à l'entrée de la grotte de Font-de-Gaume, où également on avait observé la présence de nombreux moellons provenant d'un mur en pierres sèches? Mais à quelle date attribuer cette clôture à Font-de-Gaume?

Au dossier bien incomplet encore des rites magiques, s'ajoutent quelques trouvailles récentes. On connaissait déjà les empreintes de pas humains relevées dans les grottes de Cabrerets (Lot), du Tuc d'Audoubert et de Montespan (Ariège). Un important ensemble d'empreintes de pieds nus, fortement appuyés sur l'argile, d'autres appartenant à l'Ours et à l'Hyène des cavernes, ont été trouvées dans une grotte de la région de Minerve (Hérault), par l'abbé Dominique Cathala<sup>60</sup>. Dans les parties basses, on a reconnu également des empreintes de mains, de coudes et de genoux de Préhistoriques ayant rampé sous la voûte. Dans ces sanctuaires, des cachettes d'objets votifs avaient été aménagées. H. Breuil me signale la découverte de l'un de ces dépôts de sagaies, à Lascaux, et des renseignements nouveaux sont donnés sur la cachette magdalénienne de La Goulaine (Saône-et-Loire)<sup>61</sup>. La trouvaille de Volgu contenait non pas quatorze feuilles de laurier, mais dix-sept, et certaines pièces portaient des traces d'ocre rouge. Faut-il voir dans les

(56) *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 211.

(57) R. DE SAINT-PÉRIER, *Les derniers objets magdaléniens d'Isturitz*, dans *L'Anthropologie*, 51, 1948, p. 393-415.

(58) J. LECLERC et Dr PRADEL, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 402-404.

(59) D. PEYRONY, *L'Anthropologie*, 51, 1948, p. 359-361.

(60) *Le Monde*, 17 août 1948.

(61) LAFONT, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 78-80.

boudins d'argile du Tuc d'Audoubert, les restes d'étais péniens, utilisés au cours de cérémonies d'initiation qui se déroulèrent dans la grotte aux temps paléolithiques<sup>62</sup> ?

Plutôt qu'au Paléolithique, le gisement de Saint-Marcel, dans la banlieue de Marseille, au pied des falaises bordant la vallée de l'Huveaune<sup>63</sup>, appartient à un Azilien archaïque, à lamelles à dos arqué, de même que l'abri reconnu près du tunnel de la Nerthe et la grotte du Puits de Second, dans le massif de Marseille-Veyres. Les stations, situées sur le sommet des pentes vers Le Bos et Uscles, au Nord-Est de Lodève<sup>64</sup>, ont fait connaître une industrie de burins, perceurs, grattoirs, lames, nucléus, pointes de flèches, percuteurs, mais sans aucun microlithe, ni pierre polie, ni poterie. Il semble qu'il s'agisse d'un pseudo-Tardenoisien, comme dans les Landes, la Charente et la Dordogne. Dans cette dernière province, la grotte de La Contie<sup>65</sup> a été occupée par un groupe de Sauveterriens ou de Tardenoisien.

On cherche toujours à expliquer les raisons qui conduisirent les Montmorenciens à adopter deux outillages lithiques différents : l'un caractérisé par des pièces massives et la rareté des tranchets recueillis en forêt de Montmorency au Sud de Nemours; l'autre à faciès micro-

lithique, ramassé dans les établissements de versants des régions de Palaiseau et de Saint-Rémy-les-Chevreuse. Il est à remarquer que les deux groupes ne se mélangent pas et semblent correspondre à une spécialisation artisanale : le gros outillage servant au débitage du bois, le petit outillage appliqué à la fabrication des ustensiles de bois et les besoins ménagers<sup>66</sup>. Si cette interprétation est vraisemblable, elle n'explique cependant pas la localisation de l'un et l'autre de ces ensembles en des territoires différents.

### III. NÉOLITHIQUE ET AGE DU BRONZE

Dans la reconstitution des paysages post-glaciaires, on devra tenir compte des travaux de paléobotanique. L'histoire forestière flamandienne de notre pays<sup>67</sup> comprend cinq phases, caractérisées par la présence, rarement exclusive, le plus souvent dominante du Saule-Bouleau-Pin, du Pin, du Coudrier, de la Chênaie mixte (Chêne+Tilleul+Orme), enfin du Chêne (+Hêtre+Aulne+Sapin). Dans cet ensemble, deux grands faciès paléo-subarctiques sont à considérer : un faciès de montagne et un faciès de plaines, collines et plateaux. Avant la période subboréale, ils ne diffèrent guère l'un de l'autre que par des degrés de dominance des arbres, ou d'un groupe d'arbres, détermi-

(62) J. CHARET, *Réflexions sur la magie de la chasse : II, les Bisons d'argile du Tuc d'Audoubert*, *ibid.*, p. 268-271.

(63) M. ESCALON DE FONTON, *ibid.*, p. 41; Du même, *Mém. inst. hist. Provence*, 23, 1948, 9, p. 51-54; R. DANIEL, *B.S.P.F.*, XV, 1948, p. 365-368.

(64) M. LOUIS et dom F. HEBRARD, *Documents pour servir à l'étude de la préhistoire lodévoise. I; La Bruyère d'Uscles*, dans *Cah. hist. archéol.*, XI, 1948, p. 25-37.

(65) Abbé R. MOUFFLET, *La grotte de Contie, à Coulaures*, dans *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 138-142.

(66) H.R., *L'Aspect microlithique des industries des grès de la forêt de Montmorency*, dans *L'Anthropologie*, 51, 1948, p. 537-541.

(67) G. et C. DUBOIS, *Tableau d'ensemble de l'histoire de la forêt flamandienne française*, dans *C.R. Acad. Sc.*, t. 221, 1945, p. 634-636; Des mêmes, *Histoire forestière flamandienne comparée de la montagne de La Madeleine, des Bois Noirs et des Monts du Forez*, *ibid.*, t. 220, 1945, p. 534-535.

nant chaque phase. Dès le Subboréal, la différenciation se perçoit plus nettement, pour s'accroître et se préciser pendant le Subatlantique jusqu'à nos jours. Nos moyennes montagnes, Vosges, Jura occidental, Monts d'Auvergne, du Bourbonnais et du Forez, offrent les exemples les meilleurs de ce faciès montagnard que caractérise la *Fagabicaie* (Hêtre+Sapin), parfois presque exclusive et remplaçant souvent très brusquement la chênaie mixte atlantique. Dans les montagnes d'Auvergne et du Limousin, le Chêne occupe encore une place importante, aux dépens du Sapin, alors qu'il se mêle à cette dernière essence, aux dépens du Hêtre, au pied des Pyrénées centrales. Dans les tourbières du Jura domine l'*Epicea* qui, un peu avant le 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère, remplace le Sapin dans les monts de la Haute-Savoie. En plaine, sur les collines et les plateaux, pendant les périodes postérieures à l'Atlantique, la richesse forestière est représentée par le Chêne, le Hêtre ou l'Aulne, le Coudrier, parfois par le Pin et le Bouleau.

Dans la Gaule méridionale, la civilisation néo-énéolithique rencontrée sur les terrains d'alluvions, au Nord des Pyrénées<sup>68</sup>, est caractérisée par des haches polies, des haches-marteaux, des lames de silex, des perles de callaïs et par des ensevelissements en fosses recouvertes de dalles et creusées dans les fonds de cabanes. Dans les Hautes-Alpes, au lieu dit Le Castet, au Bersac<sup>69</sup>, un abri sous roche contenait des tessons néolithiques. Cette époque est aussi représentée par la découverte d'une hache polie et, aux environs immédiats, à Chantoluce, une faucille à bouton et un porte-amulette témoignent de la persistance de l'occupation pendant l'âge du Bronze. Dans les Bouches-du-Rhône, les contreforts de

La Trévaresse et de la chaîne des Costes<sup>70</sup> conservent les traces d'habitats depuis le Néolithique jusqu'à l'époque gallo-romaine, desservis par des chemins à ornières taillées dans le rocher. Les fouilles de la station néolithique de Fontainieu<sup>71</sup>, située sur un petit promontoire accessible seulement par le versant septentrional, ont fait connaître une industrie du silex aux formes variées, comprenant des types spécialisés que l'on ne retrouve pas dans le matériel lithique des grottes et qui semble caractéristique de la civilisation néolithique provençale des plateaux. Ces spécialisations correspondent vraisemblablement à des genres de vie très différents, bien que sans doute contemporains.

Dans une précédente chronique, j'avais attiré l'attention sur les recherches de M. Louis<sup>72</sup> dans les stations néolithiques du Languedoc méditerranéen, où précisément ce contraste apparaissait en pleine lumière. Dans un livre récent<sup>73</sup>, M. Louis précise les différences qui se manifestent dans cette région, entre les stations établies sur les sables et les stations de plateaux. Alors que dans le premier groupe, se poursuit une civilisation archaïque, plongeant ses racines dans un Paléolithique vieilli et dégénéré, dans la

(70) F. VINCENT, *ibid.*, p. 213-214.

(71) M. ESCALON DE FONTON, *La station de Fontainieu* (Saint-Joseph, Marseille), dans *Mém. Inst. hist. Provence*, XXXIII, 1948-9, p. 47-50.

(72) *Gallia*, VI, 2, 1948, p. 413 sq.

(73) *Préhistoire du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, Nîmes, Bruguières, 1948; Du même, *La civilización neolítica de las mesetas del Languedoc mediterráneo*, dans *Archivo español de arqueología*, XXXI, n. 72, 1948, p. 225-244; Du même, *Le Néolithique du Languedoc méditerranéen*, dans *Ampurias*, IX-X, 1947-8, p. 5-111; Du même, *Essai de classification des genres de vie montagnards*, dans *Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, I, 1948, p. 23-26.

(68) Dr ARNAL, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 340.

(69) F. RUMEAU, *ibid.*, p. 299-300.

garrigue, des villages fixes, établis sur des coteaux, au contact de la plaine et des sources, sont occupés par des groupes de pasteurs transhumants, à la fois pêcheurs, chasseurs et connaissant la culture des céréales. A la fin du Néolithique, dans les grottes situées sur les escarpements dominant les cours d'eau, apparaissent les agriculteurs dont l'activité se poursuit encore à l'âge du Bronze. Les indigènes des dolmens de l'Hortus, à une quinzaine de kilomètres de Fonthouïsse, appartiennent au même groupe de civilisation. Les auteurs suggèrent que les mégalithes représentent les sépultures des chefs, les cistes celles du menu peuple. Mais je ne saurais souscrire à l'hypothèse nordique proposée pour expliquer l'origine des mégalithes de cette région. L'Espagne est trop voisine pour qu'on n'y songe pas.

Le problème de l'alimentation en eau, dans les régions sèches de la Gaule méridionale, avait été ingénieusement résolu dans les « grottes-citernes ». A Sallèles-Cabardès (Aude)<sup>74</sup>, dans les galeries humides, on a recueilli de grands récipients en terre-cuite du type de Lagozza et de Polada; dans la grotte des Deux-Avens (Ardèche) et dans l'aven de Sotmanit (Hérault), des vases intacts ont été trouvés en place sous les stalactites à ruissellement d'eau. Dans la seconde de ces grottes, on a constaté la présence de larges cuvettes, entaillées dans la tranche stalagmitique et reliées entre elles par des canalisations, destinées à évacuer le trop-plein.

Un atelier de taille néolithique est signalé sur le territoire de la commune de Bizanet (Aude), sur le plateau de

La Bade<sup>75</sup> et, dans le même département, une station de surface contemporaine a été reconnue près de la campagne de Saint-Julien<sup>76</sup>. On serait reconnaissant à l'auteur de cette découverte d'en indiquer l'emplacement avec plus de précision.

En Gironde, les fouilles ont été reprises dans la station néolithique du Gurp<sup>77</sup> et sur le plateau de Grupy, à Fronsac, des lessons grossiers, des haches polies et des silex indiquent la présence d'un établissement de la même période à Paychez<sup>78</sup>. Les coteaux dominant le cours de la Charente, aux environs de Saintes, ont été le siège d'une occupation néolithique assez dense<sup>79</sup>: station du Moulin Rosé, à Préaux, très proche du village contemporain des Marçais, silex sur le coteau au-dessus de l'usine à gaz de Saintes, au Gros Roc du Douchet et Chez Landard de Chérac. Dans cette même province de Saintonge, les hauteurs, se développant le long de la cuvette Nord de l'anticlinal, sont parsemées d'habitats s'échelonnant depuis le Paléolithique jusqu'aux temps gallo-romains, jalonnant une très ancienne voie de Ponsac à Saint-Aulaye<sup>80</sup>: aux confluent du Faron et du ruisseau de Bran, à Léoville, au lieu dit Chez Messac et à la Pimperade et de la Seugne à Vibrac (Charente), deux stations égalent en importance le grand gisement charentais de Peu-Richard et, comme lui, ont donné des moules en grès de l'âge de Bronze. En Dordogne, les stations de la région de Piégut-Pluviers, butte du

(75) *Bull. com. archéol. Narbonne*, XXII, 1947-8, p. XXVII.

(76) *Ibid.*, p. XLI.

(77) J. FERRIER, *B.S.P.F.*, XLV 1948, p. 131.

(78) R. DUCASSE, *ibid.*, p. 274.

(79) THIERRY, *Revue de Saintonge*, I, 1948, p. 258-259.

(80) P. et C. BARRIÈRE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 455-456.

(74) Dr M. CANNAC, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 153-155; cf. Rapport de l'abbé GLORY à la *Commission des Monuments Historiques*, 5 octobre 1948, sur les « grottes-citernes » des départements de l'Hérault et de l'Ardèche.

Collège, Puygaut, mairie du Bos, La Courarie<sup>81</sup>, desservis par un réseau routier, doivent être rattachés au Néolithique, de même que la station de surface située sur un promontoire entre l'Isle et la Loue, presque au-dessus de la grotte de Conté, à Conlaures<sup>82</sup>. Poursuivant l'établissement du répertoire archéologique de la Corrèze, M. Vazeilles<sup>83</sup> publie un cinquième fascicule sur les fosses funéraires et les habitats anciens du pays. L'établissement de Chez Roger à Saint-Priest-sous-Aixe (Haute-Vienne) représente un atelier de taille, utilisant le silex originaire du Poitou et de l'Indre (région du Blanc et de Montmorillon)<sup>84</sup>. Dans le Sud du département de l'Indre, sur les deux rives de la vallée de la Creuse, dans les cantons d'Eguzon et d'Argenton-sur-Creuse, de nouveaux gisements néolithiques ont été repérés<sup>85</sup>; des stations sont en cours d'exploration sur la butte insubmersible, dressée au-dessus de la plaine alluviale à Champ-Deux, commune de Saint-Martin-le-Beau (Indre-et-Loire)<sup>86</sup>, et sur le territoire de Joué-les-Tours aux-Berthonnières<sup>87</sup>.

La prédominance de tel ou tel instrument de silex sur un territoire déterminé permet de tirer parfois des conclusions sur le caractère de son occupation par l'Homme. C'est ainsi que la fréquence des découvertes de pointes de flèches en silex, à pédoncule et à barbelures, dans la région du Raz (Finistère), autorise à reconnaître la région, encore giboyeuse

aujourd'hui, comme un important lieu de chasse réputé au Néolithique et à l'âge du Bronze<sup>88</sup>.

La présence de quelques silex de facture néolithique ne suffit pas pour attribuer à cette époque les objets reconnus dans les gisements sous roche, creusés dans la falaise de la Croix-Rouge, au bord de l'Yonne, sur le territoire de la commune de Rosoy<sup>89</sup>. La datation de la station de La Sablière, à Le Galet (Oise), à industrie de lames très roulée dans un dépôt fluviatile, n'est pas mieux assurée<sup>90</sup>. Des tranchets, des hachettes-ciseaux et des fragments de haches polies classent dans un Néolithique avancé l'établissement du Bois Trumeau, à Sallins (Seine-et-Marne)<sup>91</sup>.

L'occupation protohistorique a été importante dans le triangle Dieppe-Eu-Gournay-en-Bray (Seine-Inférieure)<sup>92</sup>. Il est malheureusement impossible, vu le peu d'épaisseur de la terre arable, d'établir la stratigraphie des gisements reconnus à L'Enclos, lieu dit Le Bois Planté à Capval, aux Ifs (Les Champs Biot) et à Beaumont près de Fumechon. Le triage des Sangliers, à Bailly-en-Rivière, a donné un très vieux Campignien; à Londinières, les hauteurs et les pentes ont abrité des Campigiens qui, utilisant les matériaux ramassés sur place, ont plus ou moins modifié leur outillage. A Veules-les-Roses, trois nouvelles stations campigiennes ont été découvertes, à

(81) *Ibid.*, p. 405-417; C. BARRIÈRE, *Annales du Midi*, 61, 1948, p. 80 ssq.

(82) Abbé R. MOUFFLET, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 142.

(83) Ussel, 1948, in-8°, 26 p., 1 carte.

(84) F. DELAGE, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 349-350.

(85) J. SIMONNET, *ibid.*, p. 82.

(86) G. CORDIER, *Bull. trim. soc. archéol. Touraine*, XXIX, 1947, p. 304-320.

(87) BERTOUILLE, *Ibid.*, p. 329.

(88) P.-R. GIOT et J. COGNE, *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIV, 1948, p. 77.

(89) M. FRUSCA, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 38-42.

(90) H. LAMBERT, *Ibid.*, p. 252-254.

(91) G. HAUTIN, *Ibid.*, p. 272.

(92) M. DUTEURTRE, *Les stations de plein air du Nord-Est de la Seine*, dans *Bull. soc. normande ét. préhist.*, 34, 1947-8, p. 111-112; Du même, *Les stations préhistoriques du ravin de la Pissotière à Madame, à Gonfreville l'Orcher* *ibid.*, p. 113-114; p. 31.

l'Ouest de l'église, vers Blosseville et entre la côte et la route de Dieppe, dont l'industrie à gros instruments et larges éclats s'apparente au Campignien des pentes. Dans la petite vallée profonde et ravinée de La Pissotière à Madame, à Gonfreville l'Orcher, on retrouve un Campignien ancien et, au sommet du plateau s'étend une station néolithique. Aux Marettes, on préparait des pièces pour le polissage et, à Puchay, près de Lyons-la-Forêt, on taillait le silex<sup>93</sup>.

Deux nouvelles grottes sépulcrales ont été découvertes, l'une dans le massif d'Allauch, près de Marseille<sup>94</sup>, l'autre à Terrevaine (La Ciotat, Bouches-du-Rhône)<sup>95</sup>. Dans cette dernière, les sépultures, contemporaines de la fin du Néolithique et de l'Enéolithique, sont : les plus anciennes des inhumations sous un amoncellement de pierrailles; les plus récentes, des incinérations, également sous caillasses, et des cachettes réductionnelles. Dans le Blayais, à Teuillac (Gironde), on signale un squelette néolithique avec mobilier funéraire<sup>96</sup>.

La sépulture rencontrée à la base méridionale du menhir de la grotte de la Petite Meyrière (Tarn-et-Garonne)<sup>97</sup>, représente une inhumation à deux temps. Elle contenait les restes d'un foyer, un poinçon en os, une canine à pointe brisée, de petits morceaux d'ivoire et d'os. Les lames de silex, recueillies dans une tombe de la fin du Néolithique à Collorgues (Gard), sont originaires du Grand Presigny. Des silex semblables ont été trouvés à Saint-Julien-du-Sault (Yonne) et dans le dolmen du Charnier, à La Gorce (Ardèche)<sup>98</sup>.

Le tumulus des Carrières, dans la garrigue à Viols-le-Fort (Hérault), abritait une chambre en pierres sèches. Sur les dalles du fond reposaient les restes de 115 adultes et de 25 enfants, accompagnés d'un important mobilier funéraire : pointes de javelots en silex, originaires de la taillerie d'Orniac, retouchées sur l'une et l'autre face, perles de callaïs et d'obsidienne, dents percées. La présence d'un bracelet ouvert, d'une bague, d'une épingle à double enroulement, d'aiguilles et d'une pointe de flèche à pédoncule en bronze, datent cette sépulture collective, qui se rattache au courant portugais, du début du II<sup>e</sup> millénaire avant l'ère<sup>99</sup>.

Dans le Causse, il semble bien que les mégalithes et les tumulus, c'est-à-dire les cimetières, jalonnent les deux côtés d'une voie qui, partant d'un gué sur la Dordogne, passe à l'Ouest de Miers et se prolonge jusqu'à Rocamadour. Les habitats de l'âge du Fer étaient installés sur la frange boisée du plateau<sup>100</sup>. La répartition géographique des dolmens, généralement construits sur une hauteur, dominant des vallons arrosés, ou au début d'une pente, est assez irrégulière dans la Haute-Vienne<sup>101</sup>. Une plus forte densité se manifeste dans le Nord du département, c'est-à-dire dans la marche intermédiaire entre le Haut-Limousin et le Berry, puis dans les Monts de Blond, et au-dessus du revers méridional de ce massif. Les groupements sont sensiblement moins accusés dans le Sud, plus rares encore au Sud-Ouest et au Nord-Est. Un certain nombre de ces mégalithes ont été réutilisés à l'époque romaine.

(93) CORNUBERT, *Ibid.*, p. 102.

(94) M. ESCALON DE FONTON, *Mém. Inst. hist. Provence*, XXI, 1946, p. 41.

(95) J. BLANC, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 291.

(96) J. FERRIER, *Ibid.*, p. 130.

(97) DUCHÊNE, *Ibid.*, p. 342.

(98) G. GAUDRON, *Ibid.*, p. 81.

(99) E. TESSIER, *Ibid.*, p. 229-249.

(100) P.-H. DERVILLE et R. PIRRON, *Mégalithes et tumulus dans le Causse, entre Carennac, Floirac et Miers*, Cahors, 1948, 47 p. in-8°.

(101) F. DELAGE, *Les dolmens de la Haute-Vienne*, dans *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXII, 1948, p. 416-431.

Des précisions ont été apportées à la liste des monuments mégalithiques dressée par du Châtelier pour le territoire de Guipavas (Finistère)<sup>102</sup>. A Riec-sur-Belon (Finistère)<sup>103</sup>, dans un champ à droite de la route allant à Goulet-Rieic, à environ un kilomètre de ce hameau et non loin de la source d'un petit affluent du ruisseau de Ros-Bras, se dresse une allée couverte à supports arc-boutés, type de construction presque exclusivement limité à la Cornouailles. Les dalles de migmatite employées dans la construction, orientée Est-Ouest et fermée à l'Ouest, ont été prises sur place. A propos de l'orientation de ces monuments, notre attention est de nouveau ramenée sur la théorie astronomique proposée par A. Devoir qui, nous dit-on, « fournit la meilleure explication des grands alignements bretons ». Récemment on a pu établir l'influence des azimuts mégalithiques sur le cadastre contemporain. Certaines orientations agraires, perpendiculaires aux alignements, laisseraient prévoir un rôle donné aux directions orthogonales. Des méridiens équinoxiaux ont été reconnus à Pouleguen en Penmarc'h, d'autres perpendiculaires à la direction du solstice d'hiver à Croas en Pleurenc, en Saint-Gooze, à Kerbiguetlann en Gourin<sup>104</sup>.

Un mauvais sort s'acharne sur les monuments mégalithiques du département de l'Oise<sup>105</sup>: après la destruction par son propriétaire de l'allée couverte de Vaudancourt, puis de celle de la Haute-Borne, on apprend la démolition, sans qu'aucune fouille sérieuse ait été entreprise, d'une troisième allée couverte, rencontrée dans la région de Persan, lors de l'exploitation d'une briqueterie. La

même incompréhension se manifeste par le débitage, pour l'empierrement d'une route, du menhir de Derlez en Peumerit (Finistère)<sup>106</sup>, dont la matière première, une embréchite ocellée, avait été transportée depuis des gisements situés à plusieurs kilomètres de distance de l'emplacement de l'érection de la pierre levée. Au répertoire dressé par du Châtelier, on ajoutera le menhir dressé à Lanveur, au Sud de l'école de Bréhoulou en Fouesnant<sup>107</sup>. Des précisions sont données sur la situation topographique du menhir de la Dame Schone<sup>108</sup>, élevé en pleine forêt à la limite des territoires de Saint-Mihiel et de Savonnières-en-Woëvre, à la tête d'un vallon et au pied de la côte de Blussue. La matière première avait été empruntée à l'argovien coralligène des pentes voisines. A l'Ouest du village de La Salle, à l'entrée de la forêt de Rambervillers, au lieu dit Le Haut du Bois, une pierre à écuelles et à rigoles, dite de Saint-Rémy, est située en bordure de la voie romaine de Rambervillers à Colmar<sup>109</sup>. Quant au mégalithe de la Grande-Borne, au quartier Saint-Jean, à Saint-Saturnin-lès-Apt (Vaucluse), il ne représente pas autre chose que l'une des bornes érigées, en 1458, pour la séparation de la seigneurie<sup>110</sup>.

La découverte d'un fragment de disque-bracelet dans un foyer du lacustre récent de la grotte de Chamdamay, en Quincey, près de Vesoul (Haute-Saône)<sup>111</sup>, fournit le prétexte à l'établissement d'une liste des seize disques-bracelets recueillis en Alsace, objets de parure bien plutôt que

(102) *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIV, 1948, p. 13.

(103) P.-R. GIOT et J. COGNE, *Ibid.*, p. 79.

(104) *Ibid.*, p. 78.

(105) BOTTET, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 131.

(106) WAQUET, *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIV, 1948, p. XIII-XV.

(107) P.-R. GIOT et J. COGNE, *Ibid.*, p. 75-76.

(108) Ch. CROIX, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 179-182.

(109) Dr M. MAULENE, *Ibid.*, p. 198-201.

(110) A. TAMISIER, *Ibid.*, p. 30-31.

(111) A. GLORY, *Ibid.*, p. 174-179.



des armes. A l'inventaire des haches polies trouvées dans la Haute Corrèze, quatorze nouvelles pièces sont à inscrire <sup>112</sup>.

Déjà et à plusieurs reprises, on avait été amené à expliquer par des catastrophes déclenchées par la nature, telles que séisme et raz-de-marée, la mise en marche vers l'Ouest de peuples chassés de leurs pays. Ces causes lointaines doivent désormais intervenir dans l'histoire du développement de la métallurgie du bronze en Europe centrale et occidentale. Une succession de tremblements de terre <sup>113</sup> ont, en effet, bouleversé périodiquement l'habitat humain, notamment vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire avant l'ère, provoquant l'exode des populations de l'Asie antérieure, y compris ses mineurs et ses métallurgistes. Ceux-ci, obligés de rechercher des gisements nouveaux, devinrent des ambulants et transportèrent les produits de leur industrie jusqu'en Europe septentrionale et en Alsace. Leur exemple fut partout imité et c'est ainsi que des cataclysmes survenus à l'extrémité de la Méditerranée orientale ont contribué, dans une mesure certaine, à répandre dans notre Europe les techniques de l'industrie minière et de la fabrication du bronze durci par des alliages appropriés. L'âge du Bronze, autant que le Néolithique, a été une époque pendant laquelle peuples et individus ont largement vagabondé. Les témoignages archéologiques de ces déplacements et du commerce qu'ils supposent, ne manquent pas, témoin les fasses en métal repoussé des types de Jansovice et de Fuchstadt, trouvées à Hauterive et à Cortailhod <sup>114</sup>. A cette histoire des fondeurs ambulants

de l'âge du Bronze, un utile document est apporté par la liste des dépôts découverts dans le Morbihan, au nombre de soixante-huit <sup>115</sup>. La presque totalité de ces cachettes appartient au Bronze III et IV. Cinquante d'entre elles proviennent des arrondissements côtiers de Lorient et de Vannes, le commerce du métal se faisant alors principalement par mer dans notre Bretagne méridionale.

Dans les territoires situés à l'Ouest du Bassin Parisien, la civilisation des Métaux paraît avoir été introduite assez tardivement. Dans l'important établissement du Fort-Harrouard (Eure-et-Loir) <sup>116</sup>, elle ne se manifeste pas avant la troisième période de l'Age du Bronze, lorsque se développe le troisième village, dont l'évolution se poursuivra jusqu'à La Tène I et II. Stratigraphiquement les deux civilisations sont mélangées et ne se différencient que par leurs cultures, à l'exception de la partie de l'habitat, située sur la bordure orientale de la plate-forme, où la couche de terre étant plus épaisse, les strates se superposent sans mélanges. Le plateau est alors occupé par un village de huttes légères, groupées sans séparations régulières, rondes, carrées ou rectangulaires, avec toits à deux pentes. Les parois sont souvent faites d'argile cuite sur un support de clayonnages, décorées d'incisions de caractère géométrique. Au Bronze III, des fondeurs se sont établis à demeure au Fort-Harrouard, l'un de leurs ateliers était spécialisé dans la fabrication des fers de lances. Au Bronze IV, ce sont des fondeurs ambulants qui ont installé leurs fours à l'écart des maisons. C'est aussi la période du plus grand développement du village.

A la carte de l'occupation de la Gaule

(112) M. VAZEILLES, *Ibid.*, p. 301.

(113) C.A.F. SCHAEFFER, *Stratigraphie comparée et chronologique de l'Asie occidentale*, III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires. Oxford, University Press, 1948, in-8°.

(114) V. GORDON CHILDE, *Proceedings of the prehist. Soc.*, 1948, p. 177-195.

(115) L. MARSILLE, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 161-163.

(116) Abbé PHILIPPE, *Quelques aspects du Fort-Harrouard*, dans *Bull. soc. normande ét. préhist.*, 34, 1947-8, p. 116-121.

pendant l'Age du Bronze, on ajoutera les découvertes de deux abris de la vallée de l'Aigue, à Buoux (Vaucluse) <sup>117</sup>, d'une hache du Bronze III recueillie dans les tourbières du Bronze III de Redon-Bort, à Pérolles (Corrèze) <sup>118</sup>, d'un poignard triangulaire à six rivets, dans une carrière, au territoire des Marnes, à Chaintraux (Seine - et - Marne) <sup>119</sup>. La découverte la plus importante est celle d'un tumulus du Bronze II au bourg de Kersaint-Plabennec (Finistère) <sup>120</sup>, au Nord-Ouest du croisement des chemins vicinaux n°s 4 et 59. Ecorné par une bombe, la butte de terre quadrangulaire était exploitée pour le granit de son sous-sol. Les fouilles ont fait connaître une construction funéraire, dans laquelle toutes les précautions avaient été prises pour lutter contre l'humidité. La chambre, aux parois de pierres sèches, avait été creusée dans le sol et remplie, sur une épaisseur de 0m,75, d'une couche de sable de rivière. Elle était fermée par une dalle de recouvrement, au revers de laquelle sept bandes transversales noirâtres marquent les emplacements des rondins de bois ayant servi de chemin de roulement lors de sa mise en place. Sur la couche de sable, un plancher de bois avait été établi, surmonté d'un lit d'argile grise épais de 0m,05, sur lequel avait été déposé, en decubitus dorsal, le cadavre d'un enfant âgé d'environ six ans avec, auprès du fémur droit, un poignard de bronze triangulaire riveté et orné de filets longitudinaux et, couché près de la tête, un vase à quatre anses sans décor.

Une importante contribution à l'art des deux premières périodes de l'âge du Bronze est apportée par les recherches faites dans les grottes de la Haute-Ariège,

du Languedoc et de la Provence <sup>121</sup>, le long de la route qui conduit des Pyrénées à la Lombardie. Les peintures de l'Ariège et du Var constituent, avec les gravures du Gard et des Bouches-du-Rhône, la liaison reliant les arts rupestres des péninsules ibérique et italique. Ces documents précisent encore le genre de vie des populations qui les ont élaborés, agriculteurs, mais aussi pêcheurs et chasseurs. Les animaux représentés sont le Cerf, la Biche, le Renard, le Serpent, un Poisson, des Crustacés et des Coquillages, mais on y trouve également le Cheval, l'Ane et le Chien. Les armes utilisées sont la fronde, l'arc et la flèche et, peut-être, la massue. A côté de scènes de chasse au Renard ou au Cerf, on possède des représentations de caractère cérémonial, scènes de mariage et de funérailles, et des images de la grande déesse funéraire. L'idole de la grotte Dumas est très voisine de celle peinte sur la roche espagnole de Peña Tu. Un nouvel exemple de la stylisation de cette même idole funéraire a été découverte, taillée dans le calcaire du pays, à Salvagnac-Cajarc (Aveyron) <sup>122</sup>. Par contre, je suis bien loin d'être assuré que l'objet recueilli sur le territoire de Manteyer (Hautes-Alpes) représente une idole à deux têtes <sup>123</sup>.

De curieux rites funéraires du Bronze I ont été relevés dans la grotte de Pradel, à La Capelle-Balaguer (Aveyron) <sup>124</sup> : au-

*chéol. Finistère*, 34, 1948, p. 80-85.

(121) Abbé A. GLORY, J. SANZ MARTINEZ, P. GEORGOT, H. NEUKIRCK, *Les peintures de l'âge du métal en France méridionale*, dans *Préhistoire*, X, 1948, p.7-136; J.-B. GAIGNELET, *Peintures rupestres et pariétales des gorges d'Ollioules*, dans *Ann. soc. sc. nat. Toulon*, 1946-7, p. 87-91.

(122) A. GLORY, A. CABROL, R. ROBERT, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 254-255.

(123) G. DE MANTEYER, *Bull. soc. ét. scientif., hist., litt. Hautes-Alpes*, 1947-8, p. 6-49.

(124) A. GLORY et R. ROBERT, *Bull. mens. soc. d'anthr. Paris*, 1947, p. 115-133.

(117) A. BARRATIN, *B.S.P.F.* XLV, 1948, p.291.

(118) M. VAZEILLES, *Ibid.*, p. 131.

(119) Abbé NOUEL, *Ibid.*, p. 79.

(120) P.-R. GIOT et J. COGNE, *Bull. soc. ar-*

tour d'une sorte de mausolée, au sommet duquel était encastré, dans une couche de carbonate de chaux, une calotte crânienne humaine, sectionnée avec un outil métallique, et remplie de terre noire et de cendres, gisaient, couchés sur le côté droit, en position repliée et disposés en demi-cercle, plusieurs squelettes accompagnés de mobiliers funéraires. En avant, une petite fosse contenait plusieurs autres squelettes superposés, recouverts par les cendres de foyers rituels et associés à des galets d'ocre rouge et jaune. Ces rites montrent une survivance du culte du crâne paléolithique, placé ici sur une sorte de haut-lieu, au centre d'un cercle dessiné par des cadavres humains. A la même époque, et même dès la fin du Néolithique, on constate, dans la vallée du Rhône, la pratique de la trépanation : trépanation paraorbitaire de Vence (Alpes-Maritimes) <sup>125</sup>. La perfection de l'opération laisserait supposer l'existence de praticiens spécialisés, itinérants, comme le seront les fondeurs de bronze. Cette pratique a été également appliquée aux crânes de certains animaux : dans un diverticule d'accès difficile de la grotte de La Baume - Granet, à Roquefort (Alpes-Maritimes) <sup>126</sup>, un crâne de sanglier avait été déposé verticalement et de biais contre le rocher, l'occiput dressé, le groin vers le bas; entre le crâne et la paroi gisaient un fragment de mâchoire supérieure et une vertèbre cervicale de *Sus scrofa*, des ossements indéterminés, une lame en calcaire et des charbons. Le pariétal droit du sanglier avait été trépané et l'animal avait survécu; des mutilations dentaires avaient entraîné la disparition de toutes les dents de la mâchoire inférieure. Il n'est pas douteux que l'on soit en présence de rites de caractère magico-

religieux et l'on rapprochera cette découverte de celle faite aux Vaux d'Alaise (Doubs), où des sangliers avaient été inhumés, au Néolithique, dans des logettes individuelles, à l'intérieur d'un vaste cimetière.

On croyait, après les récents travaux de M. H. Breuil sur les gravures des monuments mégalithiques bretons, qu'il n'y avait plus grand'chose à dire au sujet de leur interprétation. Cette opinion n'est pas partagée par tous, et on nous propose un déchiffrement nouveau ... par le sumérien <sup>127</sup>. C'est ainsi que la Table des Marchands, avec ses figures de crosses « indique la sépulture d'un chef, d'un grand chef, un roi comptant un certain nombre de vassaux ou de clans ». Il n'y a pas lieu de s'arrêter à de pareilles fantaisies, on s'étonnera seulement de l'hospitalité qui leur est donnée dans une revue sérieuse, qui publie encore une interprétation des effigies des monnaies carnutes par des mythes asianiques. Bien plus sagement, à propos des enceintes énigmatiques de Messénie (Vendée) <sup>128</sup>, on nous invite à ne pas confondre un tumulus avec une lapinière : dans les terrains argileux ou marécageux, où les lapins ne peuvent creuser leurs terriers, des buttes artificielles sont élevées en vue de faciliter la reproduction de ces rongeurs.

#### IV. LES AGES DU FER

La question des Ibères en Gaule est périodiquement soulevée dans les congrès archéologiques. Cette fois <sup>129</sup>, elle est posée avec un grand renfort de citations

(127) A. GUÉNIN, *Ibid.*, p. 92-101, 142-151.

(128) L. COUTIER, *Ibid.*, p. 227.

(129) D. FLETCHER, *Algunas fuentes clásicas atribuibles a los Ibros del S.-E de Francia*, dans *Cronica del IV congreso del Sudeste español*, Elche, 1948, p. 216-222, 342.

(125) H. LAMBERT, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 205-208.

(126) Du même, *Ibid.*, p. 201-205.

d'auteurs classiques. Bien entendu, les Ibères viennent de Gaule. Mais il est imprudent de vouloir trop faire parler les textes anciens, voire même certaines découvertes faites dans le sol. C'est ainsi que le bateau découvert à Marseille lors la construction des Nouvelles Galeries ne serait au vrai, qu'un arbre enfoncé entre deux couches d'argile <sup>130</sup>.

Il est toujours tentant d'appliquer un nom antique aux ruines qui surgissent du sol, mais il arrive rarement qu'on ait l'embarras du choix; c'est pourquoi le cas de Saint-Blaise (Alpes-Maritimes) <sup>131</sup>, qui a porté le nom d'*Ugium*, aux temps chrétiens, ne peut être *Berginé*, pas plus qu'*Héraclée*, *Maritima Araticorum* ou *Rhodanousa*. Un seul nom est à retenir, celui de *Mastramella*, le site de Saint-Blaise offrant avec les renseignements fournis par les textes le plus d'analogie. La ville entretenait des relations commerciales avec la Méditerranée orientale : un timbre d'amphore rhodienne, à la rose demi-épanouie, contemporain du III<sup>e</sup> siècle avant l'ère, est l'exemplaire le plus occidental de ce type jusqu'à ce jour recueilli <sup>132</sup>. Les murs antiques de l'anse de Portissol, à Sanary (Var) <sup>133</sup>, et les sépultures de la côte orientale appartiennent vraisemblablement aux ruines d'un comptoir grec. A Fos (Bouches-du-Rhône) <sup>134</sup>, des monnaies massaliotes ont été ramassées sur la plage. Dans la vallée de la Rappe, les influences de Marseille et de l'Italie ont pénétré : petits bronzes au taureau dans le vallon de Saint-Estève,

occupé par un habitat hellénistique <sup>135</sup>. Le cours de cette rivière était commandé par l'oppidum de La Courtine (Var), dressé à l'entrée des gorges d'Ollioules dont il surveillait et dominait l'accès <sup>136</sup>. Des tronçons de l'enceinte, amoncellements de gros blocs grossièrement élaborés, et les cabanes qui lui étaient adossées ont été mis au jour et, parmi les objets recueillis, monnaies massaliotes et gauloises, tessons de poterie, on a retrouvé les fragments d'une statue xoanique, aperçue au siècle dernier et que l'on connaissait par un dessin conservé à la bibliothèque d'Aix-en-Provence (ESPÉRANDEU, XIII, n° 7826). La vie de la bourgade, qui s'étend sur un demi-millénaire, s'arrête à la conquête romaine. Les boulets de pierre trouvés au pied du rempart gardent peut-être le souvenir du siège qui amena sa ruine. Dans l'arrière-pays, des ruines d'oppida sont en cours d'exploration dans la région de Salernes, à Saint-Proba dans la vallée du Caramy, et à La Marceline, éperon barré sur une falaise abrupte, qui a donné des tessons hallstattiens et campaniens et quelques monnaies de Marseille <sup>137</sup>. Dans les deux petites stations de Thauron et de Châteauiéux (Creuse), l'une et l'autre hallstattiennes, on se livrait à l'exploitation du minerai de fer <sup>138</sup>.

On commence enfin à posséder des renseignements plus précis sur le site de Gergovie et l'histoire des établissements qui s'y succédèrent <sup>139</sup>. Le plateau avait été occupé en son centre par une bourgade celtique, du type de celle de Bibracte, d'abord construite en bois, enfermée dans un rempart, double ligne de

(130) DUPRAT, *Mém. Inst. hist. Provence*, 23, 1948-9, p. 82-87.

(131) H. ROLLAND, *Latomus*, VII, 1948, p. 169-185.

(132) Du même, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1943, p. 66-68.

(133) F. BENOIT, *Mém. Inst. hist. Provence*, 23, 1948-9, p. 10.

(134) *Ibid.*, p. 15-16.

(135) *Ibid.*, p. 11.

(136) *Ibid.*, p. 11.

(137) *Ibid.*, p. 11.

(138) P.-F. FOURNIER, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 463.

(139) J.-J. HATT, *Ibid.*, p. 271-300.

gros blocs de basalte appareillés avec soin, avec remplissage interne de terre et de pierrailles. Haute de quatre à cinq mètres, la muraille recouvre, en certains points un fond de cabane à tessons post-hallstattiens. Après la conquête romaine, l'occupation se poursuit dans de petites maisons de pierres, assez rudimentaires et remaniées au hasard par les générations successives. Les enceintes, de faible épaisseur, en moellons inégaux liés avec de l'argile et une chaux mal cuite, se succèdent, entraînant des modifications dans l'économie des bâtiments, demeures et échoppes d'artisans qui s'y adossent. Sous le règne de Claude, elles seront rasées et la bourgade de type celtique disparaît pour faire place à des installations plus dispersées, ateliers et fermes isolées.

Un habitat de l'âge du Fer, entouré sur deux de ses côtés par un mur en gros blocs de grès, a été en partie reconnu près de la métairie du Fougeron, à Velles (Indre) <sup>140</sup>, sur une petite hauteur, à droite de la route de Forges à Longueil. Le problème de la ville gauloise de Tours paraît enfin résolu <sup>141</sup>, par la découverte dans la région du Palais de Justice, à une profondeur de quatre mètres, d'un groupe important de pilotis et de terribles de La Tène III, à bord rabattu vers l'intérieur. L'agglomération celtique, ainsi que l'avait déjà signalé le baron H. Auvray, était donc à rechercher au centre de la ville moderne, tout l'espace compris entre la Loire et le Cher étant sillonné de ruisseaux, au milieu desquels émergeaient seulement de petits tertres.

L'établissement de Marloux (Saône-et-Loire) <sup>142</sup>, très prospère à la fin de

La Tène, était un poste routier, abandonné en même temps que Bibracte, à l'influence de laquelle il était soumis. Au poste gaulois succéda une station gallo-romaine, définitivement ruinée par les invasions de la seconde moitié du III<sup>e</sup> s.

Ainsi que beaucoup de ces habitats, le fond de cabane de La Tène I, découvert à Écurey-le-Repos (Marne) <sup>143</sup>, au « Chemin des Bannes », avait été creusé dans la craie sans forme bien définie. Il en est de même des mardelles, dont l'étude intéresse de nouveau les archéologues <sup>144</sup> : en Gironde, des groupes de mardelles sont signalées à Guillos, à La Brède, sur les bords du Ciron, entre les châteaux de La Trève et de Cazenave, dans la forêt. Un autre ensemble est creusé dans le sable entre le bourg de Préchac et le moulin de La Travette. Sur le territoire de la commune de La Brède, elles déterminent un hameau dans une clairière, au centre de la forêt, en bordure de la voie Bazas-Eauze-Bordeaux. En Lorraine, les régions les plus pauvres et les moins peuplées sont les plus riches en mardelles, excavations qui peuvent avoir été habitées, mais qui n'ont pas été creusées par la main de l'homme. Ce sont des formations naturelles, rattachées à des phénomènes karstiques et à une importante circulation souterraine, rappelant les dolines de Carniole.

L'étude des « champs d'urnes » est de date récente dans notre archéologie et nous avons un grand retard de ce côté aussi bien sur le terrain que dans les livres. La Gaule reste encore un grand blanc sur la carte, en ces débuts du I<sup>er</sup> millénaire avant l'ère. Il est vrai que les pays balkaniques ne sont guère plus avancés dans cet ordre de recherches.

(140) Dr ALLAIN, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 171-173.

(141) P.-L. FRÉON, *Bull. trim. soc. archéol. Touraine*, XXIX, 1948, p. 353-359; A. PHILIPPON, *Ibid.*, p. 345-352.

(142) L. ARMAND-CALLIAT, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 417-427.

(143) P.-M. FAVRET, *Ibid.*, p. 444.

(144) A. NICOLAI, *R.E.A.*, L, 1948, p. 112-121; W. DELAFOSSE, *Mém. Acad. Metz*, CVIII, 1948, p. 64-82.

Toutes ces lacunes de l'information n'ont pas été cependant sans influencer les conclusions générales de cette histoire du peuple des champs d'urnes<sup>145</sup>. Ce grand mouvement halstattien, dirigé d'Est en Ouest, a pénétré en Gaule par la trouée de Belfort, en direction du Rhône supérieur, d'où divers groupes ont gagné le centre du pays par les vallées de l'Allier et de la Nièvre, les régions du Sud-Ouest par le Vaucluse, la Haute-Garonne et le Tarn. Un troisième chemin les conduisit jusqu'en Catalogne à travers l'Aude et les Pyrénées-Orientales. Mais quel a été le point de départ de ce voyage des urnes ? L'abondance des découvertes faites en Lusace a eu pour conséquence de fausser une partie des théories proposées, et cela dès leur point de départ. Rien ne permet, en effet, de faire des Lusaciens le peuple des urnes. Si le premier choc a pu être donné par des Lusaciens, de souche peut-être illyrienne, le second par des groupes qu'ils auraient fortement influencés (groupe de Knoviz), il est bien probable que les mises en marche qui suivirent aient été provoquées par des tribus différentes par leur composition ethnique, leur langue et leur civilisation. C'est alors que l'on peut faire intervenir l'action exercée par les Celtes, depuis la Bavière jusqu'à l'embouchure du Rhin, poussant devant eux les populations à urnes du type de Deverel, qui furent les dernières à céder la place. Toutefois ce mouvement général le long du Rhin ne correspond pas uniquement à un déplacement en files. Il y eut des chocs et des contre-chocs, comme il s'en produit toujours au cours de ces voyages, et il n'y a pas lieu à étonnement si le mouvement, lusacien peut-être à son départ, a pu être exclusivement celtique à son aboutissement.

(145) M.-E. MARIEN, *Mélanges Van de Weerd*, p. 413-444; H. ROLLAND, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1944, p. 276.

C'est encore aux Celtes que ramènent les fouilles qui ont été reprises dans le cimetière d'Ensérune (Hérault)<sup>146</sup>. On ne peut manquer d'être frappé par l'importance du matériel celtique dans les mobiliers funéraires : grandes épées de fer de La Tène I et II, fibules à cols de cygne et à boutons, boucles de ceinture à palmettes et animaux affrontés, vases carénés. Il n'y a pas de place pour les Ibères, et leurs poteries sont, comme j'ai eu l'occasion de l'écrire à plusieurs reprises, produits d'un commerce, au même titre que la monnaie ibérique. Les Celtes sont donc établis dans le Languedoc méditerranéen à partir de 350 avant l'ère, limite supérieure du cimetière d'Ensérune, qui cessa d'être utilisé environ 200 après J.-C.

Dans une précédente chronique, j'ai signalé l'importance des recherches qui se poursuivent dans les cimetières tumulaires celtiques du département de la Marne. A Aulnay-aux-Planches, lieu dit « Le Chemin des Bretons », on a fouillé vingt-huit tombes à incinération du type des champs d'urnes, entourées d'un fossé circulaire rempli de terre noire, auxquelles s'ajoutent huit tumulus. Une grande enceinte rectangulaire (90 m. x 20 m.) était limitée par un semblable fossé. D'autres enceintes ont été explorées à La Tempête, sur le territoire de Normée, et au Mont-Augé à Vert-la-Gravelle, toujours entourés d'un fossé creusé dans la craie avec ponceau ménagé dans son épaisseur. Quelques-unes abritaient un tumulus, ou une excavation, recouverte d'une construction de bois, dont subsistent les trous de poteaux. Au Mont-Augé, dans le fossé avaient été ensevelis trois cadavres et quatre incinérations. On reconnaîtrait volontiers dans certaines de ces constructions, les ancêtres des *fana*,

(146) J. JANNORAY, *Congrès d'Elche*, 1948, p. 331-342.

si nombreux dans les campagnes gallo-romaines. Les cimetières celtiques sont les lieux de culte du groupe social <sup>147</sup>.

De nouvelles découvertes ont été faites dans le cimetière de Saint-Urnel en Plo-meur (Finistère) <sup>148</sup>. A l'intérieur de l'une des sépultures gauloises, on a mis au jour un troisième squelette au crâne trépané. L'opération paraît avoir été exécutée en plusieurs temps : la première intervention fut suivie d'une cicatrisation complète, mais les suivantes n'ont pas laissé le sujet en survie assez longtemps pour provoquer autre chose qu'une légère prolifération.

A quelle époque appartient la tombelle de Lavardin ? C'est ce qu'on a oublié de dire <sup>149</sup>. En forêts d'Is-sur-Tille et de Lamarzelle, on signale des tumulus et des amoncellements de pierrailles, qui pourraient représenter un système défensif, dominant le confluent de l'Ouille et de l'ignon <sup>150</sup>.

L'important district minier de Salsigne (Aude) <sup>151</sup>, qui n'a été pratiquement découvert qu'à la fin du siècle dernier, avait été en réalité exploité dès l'antiquité : des lampes campaniennes prouvent que le gisement était connu dès le 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère.

Deux types industriels, les bracelets en forme de tonnelets <sup>152</sup> et les fibules circulaires <sup>153</sup>, ont été l'objet de recherches

portant sur l'origine, la chronologie et la répartition de ces formes.

Par suite de la rectification de la frontière franco-italienne, le célèbre ensemble de gravures rupestres du Val des Merveilles est entré dans le domaine de nos antiquités nationales <sup>154</sup>. Un nouvel ensemble de gravures rupestres vient d'être révélé dans les départements de Seine-et-Marne et Seine-et-Oise, sur les versants rocheux des vallées du Loing, de l'École, de la Juine, de l'Essonne et de l'Yvette <sup>155</sup>. Les ensembles les plus importants ont été relevés sur les territoires des communes de Fontainebleau, Montigny-sur-Loing, Bourron - Marlotte, Nemours, Larchant, Malesherbes, Montreau-sur-Essonne, Boigneville, Buno-Bonnevaux, Gironville, Maissé, Milly, Oney, Noisy-sur-École, La Vandoué, Bouville, Boutigny, La Ferté-Alais, Cerny, Janville-sur-Juine, Lardy, Chamarande, Gillevoin, Auvers-Saint-Georges, Souzy-la-Briche, Morigny, Ormoy-la-Rivière, Boissy-la-Rivière, Saclas, Moulineux et Chevreuse. Les grottes à gravures, dont une soixantaine ont été explorées, sont situées sur les sédiments tertiaires, découpés et ravinés par les cours d'eau. Elles s'ouvrent sur les versants de ravins recouverts de blocs de grès stampien, souvent excavés par l'action éolienne et le ruissellement. Le stade le plus ancien est représenté par des gravures d'animaux schématisés, Cervidés et Bovidés, finement tracés à la pointe de silex, sur lesquels se superposent des figures humaines, également schématiques, quelques-unes assez voisines du type de l'idole dolménique. Brochant sur ces dernières, un troisième groupe montre des

(147) P.-M. FAVRET, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 443-446.

(148) C.R. *assem. gén. groupe finistérien et. préhist.*, 2 déc. 1948, p. 2.

(149) *Bull. soc. archéol. Vendômois*, 1939-42, p. 5.

(150) G. WEGELER, *Mém. comm. antiq. Côte-d'Or*, XXII, I, 1940-1, p. 98.

(151) G. ASTRE, *Bull. soc. scient. Aude*, XLVIII, 1947, p. 1-17.

(152) Verena GESSNER, *Zeitschrift für Schweiz. Archäologie und Kunstgeschichte*, 9, 1947, p. 129-140.

(153) R. LANTIER, *Mém. comm. antiq. Côte-d'Or*, 1940-41, p. 47-53.

(154) R. V[AUFREY], *L'Anthropologie*, 52, 1948, p. 175-177.

(155) J. BAUDET, *La Nature*, n° 3161, sept. 1948, p. 272-273; Du même, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 104-106; II. POUPÉE, *Ibid.*, p. 260-264.

bipennes, des rouelles, des figures stelliformes ou géométriques, des charriots. Les deux derniers ensembles ont été exécutés par frottement longitudinal d'un morceau de grès. Toutes ces représentations, qui rappellent les gravures de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse, de la Grande-Bretagne et du Luxembourg, se classent dans le temps depuis le Mésolithique jusques y compris l'époque gallo-romaine.

Sur le plateau des Caisses, à Mourières (Bouches-du-Rhône)<sup>156</sup>, antérieurement à la construction de l'enceinte du IV<sup>e</sup> siècle, se dressait un important sanctuaire hallstattien, dont les autels aniconiques, les pierres à cupules, les piliers et les frises avaient été incorporés dans l'épaisseur du rempart de l'oppidum du second âge du Fer. Sur l'une des faces, parfois sur les deux, se déroulent des processions de chevaux montés ou non, images en rapport avec le voyage du mort vers les îles Bienheureuses. Cette religion celtique de la mort, qui s'étale depuis l'étang de Berre jusqu'aux paludes de Narbonne, sur des territoires où règnera, aux temps gallo-romains, le culte de Dispatér, le dieu national des Celtes, s'exprime également dans la sculpture du sanctuaire d'Entremont<sup>157</sup>. Toutes ces images de « héros », représentés, tantôt assis les jambes repliées, tantôt debout, parfois appuyés sur un bouclier, et portant le

*sagum*, sont des morts, les yeux exorbités, vides ou absents. Un autre groupe de figures, relevant du même symbolisme funéraire, est constitué par des « têtes coupées » surmontées d'une main qui paraît saisir une mèche de la chevelure. S'agit-il d'un geste de protection ou d'union mystique ? du défunt vainqueur de la mort ? ou bien au contraire de la mort marquant son empire ? Quelle que soit l'explication, il n'est pas douteux que ces images se rattachent directement à celles des carnassiers androphages terrassant une victime humaine, tel le Lion des Baux, ou posant ses griffes sur un ou deux chefs symboliques, comme la Tarasque de Noves. Au point de vue de l'art, toute cette statuaire témoigne de la perméabilité des Celtes de Provence aux influences étrangères qui pénètrent dans le pays par la voie maritime et terrestre, venant de grande Grèce et d'Etrurie à partir du III<sup>e</sup> siècle avant l'ère. Des rapports existent avec les écoles de sculpture ibérique contemporaines, chapitre nouveau de l'histoire de l'art hellénistique dans le monde des Barbares occidentaux.

## V. ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

1. *Travaux militaires.* — Les auteurs anciens ont été avares de renseignements sur les Helvètes, mais l'archéologie très riche de la Suisse fournit des précisions que E. Quinche<sup>158</sup> a laissées de côté dans son histoire de ces populations. Pas plus les érudits que le grand public ne tireront profit de ce livre, où dans la peinture des Gaulois, on trouve un mélange inextricable du gallo-romain et du celte.

Enregistrons avec satisfaction le refus

(156) F. BENOIT, *Des chevaux de Mourières aux chevaux de Roquepertuse, Recherches sur l'art et le symbolisme funéraire de la vallée du Rhône avant la conquête romaine*, dans *Préhistoire*, X, 1948, p. 137-210.

(157) Du même, *La statuaire funéraire d'Entremont. Recherches sur les sources de la mythologie celto-ligure*, dans *Rev. d'ét. ligures*, XIV, 1948, p. 64-84; Du même, *El santuario de Entremont y las representaciones funerarias ibéricas*, dans *Congrès d'Elche*, 1948, p. 179-185; M. RENARD, *Les têtes coupées d'Entremont*, dans *L'Antiq. class.*, XVI, 1947, p. 307-317.

(158) *Les Helvètes. Divico contre César*, Paris, Payot, 1948, in-8°.



des *Annales de Bourgogne* <sup>159</sup> d'imprimer désormais les travaux relatifs à l'identification d'Alésia, depuis si longtemps résolue.

Un complément aux travaux des Romains devant *Uxellodunum* vient d'être découvert entre Caix et Luzech <sup>160</sup>, sous les eaux du Lot: un banc de roche plat, immergé, creusé de cinq trous carrés, disposés sur deux lignes parallèles, correspond peut-être à l'assise d'une petite tour, supportant une machine de guerre, lors du siège de l'Impérial, dont l'extrémité septentrionale est exactement placée au-dessus de la dite roche.

Les fouilles de Bavai (Nord) <sup>161</sup> ont apporté l'explication de la forme ramassée de l'enceinte du Bas-Empire, ses constructeurs ayant choisi d'appuyer les fronts Ouest, Sud et Nord contre les restes du grand monument plus ou moins détruit au cours de l'invasion du III<sup>e</sup> siècle et dont le déblaiement se poursuit actuellement. Un tronçon du rempart gallo-romain de Toulouse <sup>162</sup>, parallèle à la Garonne, a été fouillé dans l'immeuble de l'Institut catholique. Les fondations reposent sur le sol vierge, en saillie d'un mètre sur le mur et parfois couronnées de trois rangs de briques. Parmi les matériaux figurent des galets de rivière et des blocs architecturaux remployés, fûts de colonnes, chapiteaux, pilastres, fragments de balustrades ou d'entablement, corbeaux à volutes terminées par des têtes de femmes, ayant appartenu à des monuments différents, bas-relief de fronton à tête colossale de Gorgone. Dans la muraille à parements de briques, s'ouvre une poterne, large de 2 m. 20, protégée par deux massifs rectangulaires à pans

coupés et en saillie. Obstruée de bonne heure, on peut même se demander si elle a jamais servi.

Sur la façon dont la carnyx était utilisée, on a souvent discuté sans tenir un compte suffisant des monuments qui la représentent: le sonneur de cette trompe la tient verticalement, de sorte que le pavillon projette un son horizontal, ce qui implique une embouchure recourbée <sup>163</sup>.

2. *Les cités*. — A Arles <sup>164</sup>, des sondages et des déblaiements consécutifs aux destructions de la dernière guerre, ont apporté de nombreux compléments à la topographie de la cité gallo-romaine: sur la rive gauche du Rhône, un segment de la partie Nord du *castrum*, remontant à l'origine de la colonie, a été mis au jour, avec une tour ronde en petits moellons smillés, comme à la tour de Mourgue. Au pied du rempart s'étendait un dépotoir, contenant uniquement des tessons du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Lors de la construction, au début du siècle suivant, de l'amphithéâtre, cette partie de l'enceinte fut utilisée dans les substructions du monument. Ces travaux marquent une extension de la ville en direction du Nord, et celle-ci englobe alors les quartiers du Marché et du Bourg-Neuf, au pied de la hauteur du *castrum*. Au quartier de la Pointe, entre les rues des Cuiratiers et du Four-Banal, un grand édifice représente un type particulier dans les constructions antiques de la Provence et rappelle certains monuments du début de l'Empire, à Rome, à Ostie et à Fréjus, par l'emploi d'un arc de décharge au-dessus du soubassement, comme dans les docks d'Ostie, procédé

(159) XXI, 1949, p. 210.

(160) DESPRATS, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 340.

(161) *Gallia*, V, 2, 1947, p. 303-306.

(162) *Ibid.*, p. 469-471.

(163) J. FORMIGÉ, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1943, p. 62-63.

(164) F. BENOIT, *Mém. Inst. hist. Provence*, 23, 1948-9, p. 18-22.

utilisé dans les constructions reposant sur un sol meuble et peu stable. L'absence de toute baie pour l'éclairage indique des entrepôts ou un arsenal, peut-être édifié par les légions de César. Le monument est daté par des tessons d'Arezzo et de Campanie. Dans les couches supérieures ont été recueillies des amphores à anses relevées de la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, époque qui semble marquer l'abandon d'une partie de l'édifice.

Un autre procédé pour assurer la stabilité des constructions sur des sols peu résistants ou inondés a été retrouvé à Vaison (Vaucluse)<sup>165</sup>. La crue violente de l'Ouvèze, pendant l'été de 1946, en affouillant la rive gauche, a mis au jour, sur une centaine de mètres de longueur, un dallage appuyé sur des pilotis de chêne. Dans ces constructions, en bordure d'une eau profonde ou de berges abruptes, on a constaté l'emploi d'un dispositif spécial par emboîtement des pilotis dans les assises des fondations et entrecroisements très serrés par fortes moises. Un isolant d'argile était placé entre les moises et autour des pilotis, dont la tête était solidement calée dans les dalles qui en assuraient la fixité. On peut se demander si l'on est en présence de quais en bordure de la rivière, ou de murs de soutènement destinés à supporter la route se dirigeant vers le quartier de Bagnol, ou bien encore des assises de constructions dressées au bord de l'eau. Vaison était une ville de jardins, jardins publics au Portique de Pompée et aux Thermes, jardins privés de l'*atrium* de la Maison du Buste d'argent, de la Maison des Messii et de la demeure située sur le versant occidental de la colline de Puymin; si l'on ne dispose que de rensei-

gnements peu précis sur leurs décors de peintures et de stucs, les indications sont plus précises quant aux sculptures qui les ornaient et qu'animaient le « décor vivant des eaux », dont bassins et canalisations permettent de reconstituer en partie les dispositifs<sup>166</sup>.

Est-ce une demeure ou une annexe du théâtre, dont les sols en béton rose mosaïqué ont été reconnus à 3 m. 50 en contrebas de la rue de Metz (n° 18) à Toulouse<sup>167</sup>, au voisinage du pont sur la Garonne et du théâtre antique ? Ce qui reste de la ville romaine d'Eauze (Gers)<sup>168</sup> est assez misérable : sur le plateau de Ciutat, deux rues se coupent à angle droit, pourvues chacune de leur égout.

Des compléments ont été apportés aux indications déjà données sur les découvertes faites à Clermont-Ferrand, à l'Est de la place de Jaude<sup>169</sup> : emplacement d'une source ferrugineuse rue des Peigneurs et rue du Puits artésien, à l'Ouest de la place, un ancien marais, avec bans interstratifiés d'alluvions à gros galets de basalte, où les constructions sont peu nombreuses, mais où se dressent les ruines du temple de Mercure Vasso Galati, connu sous le nom de « mur des Sarrasins ». Il faut bien avouer qu'il reste beaucoup à apprendre sur la topographie du grand centre industriel que fut Lezoux (Puy-de-Dôme). Une courte monographie apporte une base qui paraît solide pour de futures investigations<sup>170</sup>. On peut reconnaître cinq groupes d'habitats correspondant à autant de foyers de fabrica-

(167) M. LABROUSSE, *Gallia*, V. 2, 1947, p. 471.

(168) J. LAUDET, *Bull. trim. soc. archéol. hist. et scientif. Gers*, XLIX, 1948, p. 60-66.

(169) P.-F. FOURNIER, *Bull. hist. et scientif. Auvergne*, LXVIII, 1948, p. 60-104.

(170) Ch. FABRE, *Lezoux à l'époque gallo-romaine*, extr. *Bull. soc. ét. locales de Thiers*, 1948, 14 p., 1 plan.

(165) J. SAUTEL, *CRAI*, 1948, p. 382-388.

(166) Du même, *Mém. Acad. Vaucluse*, 3<sup>e</sup> sér. IX, 1945-7, p. 1-43.

tion de la céramique. Dans le premier, limité par la Mairie, la place du Commerce, la Maison du Peuple et la rue des Augustins, ateliers et fours s'étendent depuis la Mairie jusqu'à la route de Maringues, sur le coteau de Vallières, à Pofrechat, Fontenelle et la rue Saint-Taurin. Un second centre est situé au Sud-Est et les fours s'échelonnent depuis l'école libre des garçons, la Croix des Rameaux et la voie ferrée. On les retrouve dans la partie méridionale de l'agglomération, sous le cimetière moderne, la route de Clermont et la rue Notre-Dame. Une quatrième zone, mal connue, s'étend au voisinage d'une voie romaine, à Saint-Rome, près du village de Briaix, sur la partie Est d'un coteau. Charles Fabre a identifié un nouvel ensemble près du poste de captation des eaux au village de La Pradelle, et en bordure de la route de Lezoux à Thiers. Chacun de ces quartiers possédait son cimetière, sur la propriété Rigault, le long de la route de Clermont, à Saint-Martin sur le communal (II<sup>e</sup> siècle), à Saint-Jean entre le cimetière actuel et le chemin, à Saint-Rome, dans un chemin creux, sur une falaise en partie éboulée, enfin dans un champ de la propriété Marc. On peut observer que plus les fours sont voisins des agglomérations, plus ils sont anciens. On n'ignorait pas que toute cette vaisselle de terre-cuite était expédiée par voie d'eau. Deux ports d'embarquement sur l'Allier sont connus, indiqués par des pilotis et des amoncellements de tessons, à La Bordée, commune de Beauregard-l'Evêque, en partie éboulé sous la falaise sur la berge de la rivière, et à La Bresle (commune de Cressant), aujourd'hui à un kilomètre dans les terres. Quelques découvertes nouvelles ont été faites dans les villes d'eaux des départements de l'Allier et du Puy-de-Dôme : la ruine de

Vichy est consommée à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>171</sup>; une piscine et des canalisations ont été mises au jour dans le parc de l'établissement thermal de Royat<sup>172</sup>; à Nérès-les-Bains<sup>173</sup>, des substructions gallo-romaines ont été relevées dans un champ contigu au cimetière et de petites maisons, chacune avec son puits, occupaient le plateau.

Dressée sur une faible éminence, à l'abri de l'inondation, au carrefour de la voie longeant la Loire sur la rive gauche et des routes conduisant vers le Poitou et le Berry, la ville gallo-romaine de Tours<sup>174</sup> reste encore mal connue. La rue Voltaire semble marquer ses limites à l'Ouest, mais on ne peut faire état de l'emplacement de cimetières antiques qui n'étaient peut-être pas placés immédiatement en dehors de ses limites. A Saintes<sup>175</sup>, dans les jardins au Sud de Saint-Vivien, de nombreuses tuiles romaines indiquent l'existence d'un habitat important. Les découvertes de Périgueux<sup>176</sup>, au Sud du forum de Vésone, ont fait connaître les soubassements d'un grand édifice à abside et d'un portique.

Au quartier de Choulans, à Lyon<sup>177</sup>, dans la falaise dominant la rive droite de la Saône, une fissure, provoquée par l'action des eaux souterraines, alimentait de nombreuses sources coulant dans le vallon descendu de Trion. Les travaux de reconstruction du pont Kitchener ont

(171) Dr A. MORLET, *Vichy médical*, janv.-févr. 1947.

(172) P.-F. FOURNIER, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 462.

(173) Du même, *Ibid.*, p. 463-464.

(174) J. BOUSSARD, *R.E.A.*, L, 1948, p. 313-329.

(175) *Revue de Saintonge*, I, 1948, p. 258.

(176) P. GRIMAL, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 465-468.

(177) P. WUILLEUMIER, *CRAI*, 1948, p. 242-246.

amené la découverte de poteries et de monnaies, limitées dans le temps du règne d'Auguste à celui d'Adrien, qui apportent quelques clartés sur l'histoire de cet emplacement, où les nautes du Rhône avaient établi leur premier port, à l'entrée méridionale de la cité et au débouché de la très ancienne route de Narbonnaise, avant de se fixer à quelque cinq cents mètres en amont, plus près du centre commercial. Dans la montée Saint-Clair, on a relevé l'existence de substructions ayant appartenu à des bâtiments, peut-être en rapport avec le débouché de la voie romaine, le jaillissement des sources, ou les dédicaces à Mars, aux divinités Augustes et aux *Matres*, précédemment recueillies sur cet emplacement, et d'un cimetière près de la route.

Des vestiges gallo-romains ont été explorés sur la butte et à l'intérieur du château de Senlis : tour semi-circulaire appuyée à une courtine, appartenant peut-être aux premiers temps d'*Augustomagus* <sup>178</sup>. Il est bien loin d'être assuré que la construction rectangulaire au sommet de la butte représente l'enceinte du Haut-Empire.

Dans les villes ravagées par les bombardements de la dernière guerre, d'importantes découvertes ont pu être faites. A Evreux <sup>179</sup>, quatre tronçons du rempart du III<sup>e</sup> siècle ont été mis au jour dans le quartier de la Cité, où l'on a également repéré les restes d'un grand édifice et d'un atelier de forgeron. Il paraît certain que les quartiers du Bourg, de Saint-Denis et de Saint-Thomas n'étaient pas construits à l'époque gallo-romaine : par

contre des tranchées, creusées entre le Clos au Duc et la voie ferrée de Paris à Cherbourg, ont fait connaître l'emplacement d'un cimetière du IV<sup>e</sup> siècle. On signale, sans plus de précisions <sup>180</sup>, la découverte d'un égout, place Gambetta, à Amiens lors de travaux de reconstruction. Le site archéologique mis au jour sous les fortifications de Vauban, au quartier Baudimont, à Arras <sup>181</sup>, correspondrait à l'emplacement primitif de la ville gallo-romaine, et a été détruit par un incendie, environ 172-174 après J.-C., allumé lors d'une invasion des Chauques. Le plan de reconstruction de Boulogne-sur-Mer laisse espérer la possibilité de déblayer la basse ville, peut-être les fouilles apporteront-elles la solution du problème *Bononia - Gesoriacum*. S'agit-il de noms appliqués, dans l'antiquité, à deux quartiers différents de Boulogne ? *Gesoriacum* étant la ville basse et le port, *Bononia* la ville haute <sup>182</sup>. Base de la *classis Britanniae* pendant quatre siècles, Boulogne est la grande rocade unissant la Bretagne à la Germanie. Le forum et le capitole de Bavai se dissimulent-ils encore dans les secteurs non explorés ? ou sont-ils situés au-dessus des sous-sols de l'important ensemble architectural, en cours de dégagement à l'intérieur du mur d'enceinte du Bas-Empire, dans sa partie Ouest, et dont les sous-sols, si soigneusement protégés contre l'humidité, auraient servi d'entrepôts pour les blés du Hainaut, destinés au ravitaillement des armées du Rhin ? Le plan primitif ne comprenant sans doute ni arcades, ni neufs, et l'aspect basilical correspond vrai-

(178) G. MATHERAT, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 439-440.

(179) H. VAN EFFENTERRE, *Ibid.*, p. 450-451 ; M. BAUDOT, *Bull. soc. normande ét. préhist.*, 1947-8, p. 122-126.

(180) J. HEURGON, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 434-438.

(181) *Bull. trim. soc. archéol. Picardie*, 1948, p. 228.

(182) J. HEURGON, *Les problèmes de Boulogne*, dans *R.E.A.*, L, 1948, p. 101-111.

semblablement à des remaniements exécutés aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère. Dans l'état actuel, l'édifice offre un plan allongé, pourvu d'une abside, divisé en trois travées par deux rangées d'arcades et communiquant par un vestibule avec un double portique rectangulaire, terminé en abside sur les grands côtés, et desservant des *cellae* ouvertes sur les galeries. A l'Est, une série de caves donne sur un autre portique. Dès le début du I<sup>er</sup> siècle, Bavai est déjà un centre important et entretenait des relations avec les parties les plus anciennement romanisées de la Gaule. N'y trouve-t-on pas installé, dès l'an 4 de notre ère, un citoyen de Narbonne, dont le fils fera élever, dans le forum, un autel où l'on sacrifiera à la divinité de l'empereur, en souvenir du passage en cette ville de Tibère, au moment où il va entreprendre la conquête de la Germanie<sup>183</sup> ? Dans une thèse sur Langres au Moyen âge<sup>184</sup>, quelques pages traitent des vestiges gallo-romains. Les fouilles, faites à Strasbourg<sup>185</sup> sous le Grenier d'abondance, la place de la cathédrale, dans la rue de la Nuée Bleue, à Koenigshoffen et sous l'église Saint-Nicolas, ont fourni de précieux documents intéressant la stratigraphie de la ville, ravagée à trois reprises par l'incendie, en 96 après J.-C., en 235 et probablement en 355. On remerciera M. Tous-saint<sup>186</sup> de la très exacte monographie qu'il donne sur Metz gallo-romain, dans

laquelle on trouve clairement ordonnée la documentation relative à la topographie, aux monuments publics et privés, à la vie politique, économique, sociale et religieuse de la cité.

3. *Les édifices.* — Bien que ne se rapportant pas à la Gaule, on ne saurait négliger de mentionner le recueil documentaire, publié par la Carnegie Institution<sup>187</sup> sur les modes de bâtir en Italie depuis la préhistoire jusqu'au règne d'Auguste. A propos de la restauration du trophée d'Auguste à La Turbie, J. Formigé<sup>188</sup> expose la technique de sa reconstitution et la mise en place du texte de l'inscription gravée sur le Trophée des Alpes. Des recherches au pied de l'arc de triomphe d'Orange<sup>189</sup> ont amené la découverte de nouveaux éléments décoratifs : une jambe d'homme, une guirlande et les fragments d'une frise de guerriers. Les recherches de H. Koethe au pied de l'arc de triomphe de Reims<sup>190</sup>, dans le but de préciser la chronologie du monument, placé entre la fin du II<sup>e</sup> et le début du III<sup>e</sup> siècle, n'ont apporté aucune précision. Des lessons de poterie belge ont été recueillis, ainsi qu'une assiette du type de Haltern (début du I<sup>er</sup> s. av. l'ère), sur le sol vierge à une profondeur de 1 m. 90. Ces éléments sont insuffisants pour dater la Porte de Mars, car ces poteries ont pu être utilisées longtemps

(183) Abbé BIÉVELET, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 301-317; Du même, *Bull. Comm. hist. départ. Nord*, XXXVI, 1948, p. 90-95; Du même, *Mélanges H. Van de Weerd = L'Antiq. class.*, XVII, p. 19-24; J. HEURGON, *Ibid.*, p. 323-330.

(184) J. HACHES, *Langres au Moyen âge*, 1948.

(185) J.-J. HATT, *Revue d'Alsace*, 88, 1948, p. 81-96.

(186) Metz à l'époque gallo-romaine. Metz, P. Even, 1948, in-8°.

(187) Marion Elizabeth BLAKE, *Ancient roman constructions in Italy from the prehistoric period to Augustus. A chronological study based in part upon the material accumulated by the late Dr Esther Boise van Denan*, Carnegie Institution of Washington, n° 570, 1947, in-4°.

(188) J. FORMIGÉ, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.* 1944, p. 360-367.

(189) Rapport à la Commission des fouilles, 1948.

(190) P.-M. FAVRET, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 448-450.

encore après leur fabrication ou apportées avec des terres de remblai. Sous l'ouverture centrale, une voie, avec deux larges ornières, était réservée au passage des voitures et, dans son axe, un trou, creusé dans la pierre et fermé par une dalle, ne contenait que de la terre.

On avait constaté à la partie supérieure de la *cavea* du théâtre d'Orange<sup>191</sup> certaines anomalies dans la disposition des mâts supportant le *velum*. Il s'agit d'une reprise dans la construction à la suite d'un incendie qui avait dévasté les toits du front de scène et des deux *parascænia*, provoquant un changement dans la disposition des mâts. A Nîmes, au Jardin de la Fontaine<sup>192</sup>, l'hémicycle représenterait les restes d'un théâtre, dont la *cavea*, d'un diamètre de 85 mètres environ, aurait été pourvue de deux *macniana*. On annonce le dégagement, sur une longueur de 20 mètres, de la muraille en hémicycle du théâtre de Civaux (Vienne)<sup>193</sup>.

Sous la chapelle Saint-Martin, à Moissac (Tarn-et-Garonne), A. Viré<sup>194</sup> a constaté l'existence d'une piscine gallo-romaine qui semble se poursuivre sous le chœur, et d'un aqueduc. On sait maintenant que l'hypocauste, à l'Ouest de la salle à abside, qui s'étend sous le musée à Montcaret (Dordogne), n'est pas contemporain de la pièce qui le recouvre. Le chauffage n'était plus en usage lorsque fut posée la mosaïque, et le problème de la caléfaction de l'édifice, notamment de la salle à abside, est ainsi remis en question. Contrairement à l'opinion reçue,

aucune construction romaine ne s'est élevée sur l'emplacement de l'église<sup>195</sup>.

Les fouilles de 1947, dans le jardin de l'Hôtel de Cluny, à Paris<sup>196</sup>, représentent la première tentative de recherches méthodiques dans le « Palais des Thermes ». La façade a été délimitée de part et d'autre d'un système d'entrée centrale, entre deux niches plates, appuyées aux extrémités sur deux gros piliers d'angle. De puissants chambranles, en pierres de taille, encadrent cette porte qui donne accès au sous-sol, d'où l'on montait au rez-de-chaussée par un escalier de bois. Ce dispositif s'explique par la construction de l'édifice sur la pente de la colline de Sainte-Geneviève. Les caves sont alors de plain-pied avec l'extérieur. L'étude des fondations prouve que le monument a été élevé en une seule fois, en matériau neuf, sur un emplacement vierge de toute construction, à une époque correspondant à la plus grande prospérité de Lutèce, au III<sup>e</sup> siècle, peut-être même à la fin du second. Sa destruction partielle est antérieure à la fin de l'Empire. Le parallélisme de la disposition des salles à l'intérieur de l'édifice, la présence de piscines, d'une chaufferie et d'hypocaustes, aussi bien que l'orientation au N.-N.-E., rendent des plus vraisemblables l'utilisation du monument comme thermes. On peut se demander si ceux-ci n'étaient pas alimentés par l'aqueduc d'Arcueil-Cachan, dont le tracé a été reconnu depuis le bassin de captation dans la vallée de Rungis, à travers Fresnes, le long de la rive droite de la Bièvre, sur le coteau de Cachan, dans la vallée d'Arcueil, pour pénétrer dans Lutèce par les rues Royer-Collard et Malebranche. Il était alimenté par les sources ruisselant sur le plateau

(191) J. FORMIGÉ, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1944, p. 273-275.

(192) M. LOUIS, *Rivista di studi liguri*, 1947, extr.

(193) F. EYGUN, *Bull. antiq. Ouest*, 3<sup>e</sup> sér., XII, 1948, p. 375.

(194) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 476.

(195) P. GRIMAL, *Ibid.*, p. 468-469.

(196) P.-M. DUVAL, *CRAI*, 1948, p. 58-62.

entre les vallées de l'Orge et de la Seine, de l'Yvette et de la Bièvre. On peut en attribuer la construction aux règnes de Septime-Sévère et de Caracalla. Une étude récente précise les modes de sa construction et donne des précisions sur les matériaux employés <sup>197</sup>.

4. *Occupation territoriale et voies romaines.* — On méditera avec profit les conseils de prudence donnés par R. Dauvergne <sup>198</sup> quant à l'interprétation des plans ruraux pour l'histoire des modalités de l'occupation territoriale. Ce qui est rapporté des documents de nos vieilles colonies est aussi valable pour la métropole. On ne doit pas oublier que les défricheurs ont apporté des coutumes, des habitudes, aussi bien que des techniques. Par les partages successoraux, le champ primitif à forme rationnelle, se disloque, entraînant la formation de parcelles de faible superficie, étroites et longues : ce sont nos champs allongés. De même en face de certains problèmes, toujours identiques interviendront des solutions toujours les mêmes. De là encore une évolution rapide des terroirs et il sera toujours prudent d'hésiter à invoquer des survivances millénaires, quand on est amené à constater la facilité avec laquelle une forme supérieure d'exploitation en absorbe de plus petites, de plus primitives, jusqu'à en effacer la trace. Les champs gaulois ou plus anciens, n'ont-ils pas été balayés par les grands remaniements fonciers gallo-romains et plus encore par les grands domaines tentaculaires du IV<sup>e</sup> siècle,

en pleine expansion après les ruines accumulées par les premières invasions ?

Dans l'histoire de l'exploitation et de l'occupation de notre sol, on discute encore sur le rôle et l'importance de la forêt. Les fouilles ont fait connaître d'immenses cimetières tumulaires dans des régions aujourd'hui envahies par la forêt (Les Moidons, Jura), de nombreux villages qui ne sont certainement pas que des villages de clairières (forêts de Compiègne, de La Londe, du plateau de Bos). On est ainsi amené à conclure que la sylvie n'occupait pas jadis les mêmes emplacements, voire qu'elle aurait laissés libres de vastes territoires. Le regretté A. Deléage <sup>199</sup> pensait que la forêt était, en France, pour une part, une création de l'homme. Et dans cette explication, il y a une large part de vérité. Qui dira ce que furent pour l'envahissement par le taillis, puis par les bois, la période encore si mal connue, archéologiquement parlant des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, pendant lesquels les Normands ont porté le fer et le feu jusqu'à la Loire, ruinant, en Haute-Normandie, les efforts des grandes abbayes ?

On constate avec plaisir que certaines notions commencent à ne plus être seulement le partage de quelques chercheurs. Très justement, dans un ouvrage sur les Rutènes, A. Albenque <sup>200</sup> montre que la population du Rouergue est déjà en place au Néolithique et que les apports nouveaux ne feront que se greffer sur ces éléments. Avec l'âge du Bronze, les Celtes apportent le rite de la sépulture sous tumulus et la poterie de Lusace. Des

(197) A. DESGUINES, *Au sujet de l'aqueduc romain de Lutèce, dit d'Arcueil-Cachan*. Paris, A. Picard, 1948, in-4°.

(198) *Les anciens plans ruraux des colonies françaises*, dans *Revue de l'histoire des colonies*, 1948, p. 233-269.

(199) Ch.-E. PERRIN, *Revue historique*, CCI, 1949, p. 316, n° 2.

(200) Les Rutènes. *Etudes d'histoire, d'archéologie et de toponymie gallo-romaines*. Préface d'A. AYMARD. Rodez, P. Carrère, 1948, in-8°.

Celles hallstattiens s'installent sur le Causse occidental et sur le Larzac. Dès le <sup>er</sup> siècle avant l'ère, les frontières sont définies, mais à proprement parler, il y a plus unité économique que géographique, groupant des territoires aux ressources diverses : hauts pâturages de l'Aubrac, plateau calcaire des Causses aménagé par les agriculteurs néolithiques, labours du bas pays albigeois, mines et forêts du Ségalas. La conquête romaine se traduit par une réelle prospérité, mais qui ne se poursuit pas au delà du <sup>er</sup> siècle après J.-C. La densité de l'habitat est faible sur les plateaux aux sols primaires et cristallins, mais les constructions de bois ayant disparu, on ne peut préciser l'importance du peuplement. Mieux conservés sur les hauts plateaux de l'Aubrac, les vestiges gallo-romains y sont plus nombreux. A l'exception de quelques centres urbains, *Segodunum*, *Carantomagus*, et de quelques rares *rici*, la population du Rouergue vivait dans des fermes dispersées. Un même ordre de recherches, moins poussées cependant, se manifeste dans plusieurs travaux sur l'état actuel des découvertes gallo-romaines dans le Libournais <sup>201</sup>, l'histoire des pays ayant formé les départements de l'Ain <sup>202</sup> et du Pas-de-Calais <sup>203</sup>.

En Provence, les fouilles du Brusc (Var) ont fait connaître, sur le plateau de la Citadelle des maisons de type hellénistique tardif ayant appartenu à une petite agglomération de pêcheurs <sup>204</sup>, et

une *villa* au château de la Tour à Mandelieu-sur-Mer (Alpes-Maritimes) <sup>205</sup>, occupée dès 50 avant l'ère et pendant les trois premiers quarts du <sup>er</sup> siècle après J.-C. Le site de Saint-Tropez (Var) serait à identifier avec la station du *Sinus Sambracitanus* <sup>206</sup>, dont le nom paraît conservé dans celui du lieudit Issambres, dans le golfe de Grimaud, où la découverte d'une inscription en caractères grecs, sur les hauteurs dominant la rade, prouve la persistance de la colonisation grecque après la chute de Marseille <sup>207</sup>. Des travaux effectués au cimetière de Fréjus (Var) ont fait connaître l'extension de la ville antique de ce côté <sup>208</sup>. Sous l'ancien casino de Fos (Bouches-du-Rhône) s'étendent les ruines d'une petite agglomération antique aux bords de l'anse de Saint-Gervais <sup>209</sup>. Des huileries ont été signalées dans les vallons de Muscapeu et au camp romain de Tourves, où une borne milliaire de la voie d'Italie a été dégagée dans le mur d'une maison <sup>210</sup>. A Géminas, au quartier des Plâtrières, sur la route de la Sainte-Baume, s'étendent les vestiges d'une villa. A Saint-Jean-de-Garguier <sup>211</sup>, chef-lieu du *pagus Lucretius*, des thermes importants ont complètement disparu. Le site de Saint-Hermentaire, près de Draguignan (Var) <sup>212</sup>, était occupé par une importante *villa*, dont les thermes sont encore visibles, et par un cimetière occupé depuis la fin du <sup>er</sup> siècle jusque fort avant dans le <sup>III</sup><sup>e</sup>.

(205) *Ibid.*, p. 17-18.

(206) *Ibid.*, p. 18.

(207) *Ibid.*, p. 25.

(208) *Ibid.*, p. 25.

(209) *Ibid.*, p. 27.

(210) *Ibid.*, p. 29.

(211) P. BAUDILLON, *Etude sur Saint-Jean-de-Garguier et l'abbaye de Saint-Pons de Géminas*.

(212) R. BOYER, *Mém. Inst. hist. Provence*, 23, 1948-9, p. 55-68.

(201) J. A. GARDE, *Rev. hist. et archéol. Libournais*, 1948, p. 16-22, 28-35.

(202) *Bull. soc. natur. et archéol. Ain*, n° 62, 1948, p. 113-129.

(203) LESTOCQUOY, DHONT, DEHAYE, ESPINASSE, *Histoire des territoires qui ont formé le département du Nord*.

(204) F. BENOIT, *Mém. Inst. hist. Provence*, 23, 1948-9, p. 9-49, cf., p. 16-17.



Dans la boucle de la Durance, à quelques kilomètres au Nord-Est de Cavaillon (Vaucluse), dans une région où l'on ne connaissait pas encore d'agglomération gallo-romaine, au quartier de Saint-Symphorien, des ruines de maisons marquent l'emplacement d'un *vicus*, au croisement des routes d'Avignon et de Carpentras, peut-être une ancienne escale sur la Durance <sup>213</sup>.

Sur la rive gauche de la Garonne, on fouille une *villa*, au lieu-dit Fontaine des Moines, à Belleperche (Tarn-et-Garonne) <sup>214</sup>. Dans la haute vallée de la Save, au lieu-dit « La Ville Rouge » sur le territoire de la commune de Larroque (Haute-Garonne), en bordure d'un vieux chemin suivant le tracé de la voie romaine, s'étendent sur un demi-hectare les fondations d'un ensemble de constructions en gros galets roulés surmontés de murs appareillés, ayant appartenu aux bâtiments d'exploitation et d'habitation d'une importante *villa* <sup>215</sup> ou d'une station routière, incendiée au IV<sup>e</sup> siècle. Sur la même rive gauche de la Save, à Montmaurin (Haute-Garonne), furent recueillis, dans les ruines d'un grand édifice, un autel à Attis et au Dieu au maillet, et, dans une sépulture barbare, une statuette en marbre, le buste légèrement penché en avant <sup>216</sup>. D'autres *villae* ont été signalées dans le même département à Aulon, au hameau de Lucet <sup>217</sup>; à Saint-Loup, à la Hount del Sant, des thermes et une petite pièce à quelques dizaines de mètres plus loin appartiennent aux ruines d'une

*villa* <sup>217a</sup>; à la chapelle de Saint-Cizy, sur le territoire de la commune de Cazères, les recherches sont encore trop peu avancées pour que l'on puisse proposer une date au sujet de l'édifice mis au jour, peut-être un sanctuaire <sup>217b</sup>, sur le site des *Aquae Siccac*. Un habitat antique s'étendait sur la butte dominant le village de Montagnac, près de Pézenas (Hérault) <sup>218</sup>. Une mosaïque à décor de torsades, rosaces, papillons et tulipes, marque l'emplacement d'une *villa* importante au domaine de la Tesque, à deux kilomètres du village de Cadeilhan-Saint-Clar (Gers), non loin de la route de Bivès <sup>219</sup>.

En bordure de l'ancienne voie romaine de Clermont à Limoges, sur la parcelle cadastrale 762 B, à Giat (Puy-de-Dôme) <sup>220</sup>, s'étendent les vestiges d'une petite agglomération contemporaine des règnes d'Auguste et de Tibère, maisons et atelier de bronzier, surmontant un habitat antérieur. Un hypocauste indique une reconstruction au cours du I<sup>er</sup> siècle et des tessons conduisent jusqu'au début du III<sup>e</sup>. Un autre habitat du I<sup>er</sup> siècle a été reconnu à Voingt (Puy-de-Dôme) <sup>221</sup> et à Noyer, commune de Vidaillac (Creuse) <sup>222</sup>. En Corrèze, l'étude des noms de lieu révèle un peuplement assez dense et l'existence de plusieurs grands domaines qui sont à l'origine de quelques-uns des villages modernes, établis sur un territoire de quelque sept mille hectares, dans les communes de Saint-Bonnet, Perpezac-le-Noir, Saint-Pardoux, Lortigier et Sa-

(213) R. BAILLY, *Cah. hist. et archéol.*, XI, 1948, p. 46-65.

(214) *Bull. archéol. hist. et artist. de la soc. archéol. Tarn-et-Garonne*, LXXV, 1948, p. 112.

(215) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 472-473; G. FOUET, *Peintures romanes et vestiges gallo-romains à Saint-Plancard*, p. 83-84.

(216) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 473.

(217) *Ibid.*, p. 474.

(217a) *Ibid.*, p. 474.

(217b) *Ibid.*, p. 475.

(218) *Bull. Comm. antiq. Narbonne*, 1947-8, p. LVII.

(219) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 477.

(220) P.-F. FOURNIER, *Ibid.*, p. 462-463.

(221) *Ibid.*, p. 463.

(222) *Ibid.*, p. 463.

droc <sup>223</sup>. Il résulte de cette enquête que les plateaux de schiste cristallin, au sol peu accidenté et faciles à travailler, qui s'étendent depuis le Brezou au Nord jusqu'au bassin des affluents supérieurs du Maumont et au ruisseau des Paillargues vers le Midi, ont été largement habités et cultivés. Il n'en a pas été de même pour les pentes raides et boisées tombant sur la Vézère, le bassin de Brive et le cours inférieur du Maumont. Mais il subsiste peu de traces matérielles de ces habitats, alors que sur le plateau de Millevaches, des ruines ont été relevées à Les Coulis, commune de Meymac, et Les Coulys, commune de Saint-Sulpice <sup>224</sup>. L'emplacement d'une nouvelle habitation gallo-romaine a été retrouvée à Corme-Royal (Charente-Maritime), avec carreaux de pavage en argile cuite et un denier de Marc-Aurèle <sup>225</sup>; à Gourgé (Deux-Sèvres), des fragments de poteries et un petit chenet de terre cuite indiquent l'existence d'un petit habitat <sup>226</sup>. Une importante station, aux substructions s'étendant sur une douzaine d'hectares, est en cours de fouilles au lieu-dit « Chez Roger », à Saint-Priest-sous-Aixe (Haute-Vienne) <sup>227</sup>. En Dordogne, une *villa* et, dans les bois voisins, des roches aplanies et creusées de cuvettes et d'une niche ayant contenu des instruments de métal, ont été découvertes au delà de Villac, près du Mas <sup>228</sup>; au Petit-Moulin, commune de Baignes-Sainte-Radegonde, un petit sanctuaire, faisant partie d'un établissement de bains de rivière, a donné

deux statuettes en calcaire, Déesse-Mère et Mercure <sup>229</sup>. La Champagne charentaise <sup>230</sup>, avec ses croupes calcaires favorables à la culture des céréales, est couverte de vestiges s'étagant depuis le Néolithique jusqu'à l'époque gallo-romaine, principalement aux confins des départements de la Charente et de la Charente-Maritime, à un carrefour de routes importantes. La toponymie de la région tourangelles aide à reconstituer les limites de la *civitas Turonum* <sup>231</sup> et des recherches archéologiques ont été entreprises sur le tracé de la voie romaine venant d'Orléans suivant un axe orienté vers Châtellerault, et dans le fond de vallon où coule le ruisseau de Verneuil. Les ruines d'un pressoir, des tuiles à rebord, des tessons et des monnaies d'Hadrien et de Marc-Aurèle, d'autres fragments de poteries marquent les emplacements d'établissements agricoles à La Grand Marion <sup>232</sup> et sur le territoire de Joué-les-Tours (Indre-et-Loire) <sup>233</sup>.

Dans la banlieue dijonnaise, des bords du Suzon aux confins de Mellefond <sup>234</sup>, on constate l'existence de grands domaines à Pouilly, à Eperey, à Charencey, d'une *villa* près du Suzon à Suilly; d'autres domaines à Cromois, à Lichey et à Morveau, contemporains dans la banlieue Est de la ville, d'Epiray à la route de Bray <sup>235</sup>; d'établissements agricoles au lieu-dit « En Narvaux », au fond d'un vallon et près de la ferme Chassin aux environs de Gronet (Côte d'Or) <sup>236</sup>, à Fre-

(223) M. LABROUSSE, *Bull. soc. scientif. hist. et archéol. Corrèze*, LXX, 1948, p. 36-43.

(224) M. VAZELLES, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 304.

(225) RULLAUD, *Revue de Saintonge*, I, 1948, p. 259.

(226) F. EYGUN, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 460.

(227) *Ibid.*, p. 461.

(228) *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 339-340.

(229) *Gallia*, V, 2, 1947, p. 456-459.

(230) *Ibid.*, p. 454-459.

(231) P. CORDONNIER-DETRIE, *ibid.*, p. 452-453.

(232) J. MAURICE, *Bull. trim. soc. archéol. Touraine*, XXIX, 1948, p. 335-337.

(233) BERTOUILLE, *Ibid.*, p. 329-330.

(234) M. CHAUME, *Mém. Comm. antiq. Côte-d'Or*, XXII, II 1940-1, p. 170-172.

(235) *Ibid.* p. 174-176.

(236) A. COLOMBET, *Ibid.*, p. 203-204.

meaux<sup>237</sup> et à Agencourt, au Creux de la Mare<sup>238</sup>.

Les routes romaines de Champagne étaient bordées de petites agglomérations, semblables à celles explorées aux Terres Noires de Maclaunay (Marne)<sup>239</sup>, au croisement des Grands Chemins. Les fouilles des Grands Moignants, à Sézanne (Marne), offrent un certain intérêt par l'histoire des vicissitudes relevées dans l'occupation d'un site depuis le 1<sup>er</sup> jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle : une maison à plan rectangulaire avait été élevée au cours du 1<sup>er</sup> siècle sur l'emplacement d'un atelier de bronzier; ruinée au 3<sup>e</sup> siècle, un potier vint y établir ses fours et, au 4<sup>e</sup> siècle, une pièce de la maison est reconstruite, non plus en pierre, mais en bois, témoignage de la misère du temps<sup>240</sup>. Pourquoi parler de combats parce qu'on a recueilli des armes dans un gué, à travers le lit de la Marne, près du confluent de la Semoigne, face au hameau de Tary, commune de Dormans (Marne)<sup>241</sup>? Un seuil rocheux d'une dizaine de mètres, coupant la rivière en travers, a été recouvert de pierres correspondant au prolongement, sous la Marne, de deux tronçons de vieux chemins, l'un venant de Verneuil, l'autre de Try.

Le site de *Litanobriga*, à quatre lieues de Senlis, sur la route Soissons-Beauvais, correspondrait au franchissement de l'Oise à Pont-Sainte-Maxence<sup>242</sup>. Et voilà que de nouveau l'étymologie du nom de Rousseloy (Oise) est remise sur le tapis<sup>243</sup>; les roseaux n'ont rien à voir avec ce nom, il ne peut, en effet, signifier un

lieu planté de roseaux puisqu'il s'applique à un site de plateau calcaire, très sec et dépourvu de toute végétation aquatique. Mais si l'on veut bien y reconnaître l'élément germanique *ross* (cheval), il rappellerait l'existence d'un relais sur ce même plateau. Une *villa* est signalée près de la « Ferme démolie des Protestants » de Bufosse, aux bords de l'Oise<sup>244</sup>, une autre au « Camp Cailloux » dans la vallée de l'Aronde<sup>245</sup>; une troisième à Blandy, lieu dit « Vers Andeville », à la limite des départements de la Seine-et-Oise et du Loiret<sup>246</sup>. Les ruines de La Muette, sur la commune de Séton (Orne) seraient celles d'un relais de poste<sup>247</sup>. Sur le territoire de Merles, à Rouvray-les-Merles (Oise)<sup>248</sup>, on signale l'existence d'une petite agglomération avec théâtre, centre religieux et industriel du type de Drevant et de Champlicu.

La construction du « mur de l'Atlantique », sur la côte normande, a amené la découverte, à Saint-Aubin-sur-Mer (Calvados)<sup>249</sup>, d'un *fanum* à plan carré, avec portique extérieur, entouré peut-être d'un mur de péribole et d'une petite construction annexe. Au 3<sup>e</sup> siècle, le petit sanctuaire avait été incorporé dans les bâtiments d'une *villa* à galerie façade, flanquée de deux pavillons en saillie à l'Est et à l'Ouest, alimentée en eau par un puits, taillé dans le roc de la falaise

(237) *Ibid.*, p. 193.

(238) G. FROMAGEOT-GIRARDET, *Ibid.*, p. 95-96.

(239) P.-M. FAVRET, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 447-448.

(240) *Ibid.*, p. 448.

(241) R. GANDILHON, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.* 1944, p. 395-400.

(242) ROBLIN, *Ibid.*, 1943, p. 129-130.

(243) G. MATHERAT, *Ibid.*, 1943, p. 121-122.

(244) Du même, *Bull. mens. soc. d'hist. et d'archéol. Senlis*, 1948, p. 39.

(245) *Bull. soc. hist. Compiègne*, XXXIII, 1946-7, p. 54.

(246) G. MATHERAT, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 440-446.

(247) DU MESNIL DU BUISSON, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1944, p. 262.

(248) C.R. et mém. soc. archéol. et hist. Clermont-en-Beauvaisis, XXVI, 1948, p. V-VI.

(249) Y. BÉQUIGNON, *Bull. soc. antiq. Normandie*, L, 1946-8, p. 234-239.

et dans lequel avait été précipitée, brisée en morceaux, une belle statue de type celtique, représentant une déesse mère, flanquée de deux petits enfants, du type de la divinité de Naix-aux-Forges. A partir du IV<sup>e</sup> siècle, le site est occupé par un cimetière.

Des précisions sont apportées aux descriptions des villas du Champ des Noyers, à Voisines <sup>250</sup>, où trois occupations successives ont été reconnues, du chantier des Pierres, à Lyons-La-Forêt (Seine-Inférieure), que des monnaies datent des périodes antonine et hadrienne <sup>251</sup>, et du Haut Terme, à Ludres (Meurthe-et-Moselle) <sup>252</sup>.

Près de la porte du Lion, au Nord de Lyon, s'élevait jadis le mausolée des Deux Amants, dont le souvenir, conservé dans le quartier, a été appliqué à un édifice, à un chemin, à un bourg et à un couvent, exemple d'un transfert de nom d'un objet à un autre <sup>253</sup>. La toponymie du Pas-de-Calais <sup>254</sup> — noms en *-acum* montre que le peuplement gallo-romain fut assez dense, sauf sur les plateaux. Le nom d'Alsace <sup>255</sup> suppose un nom gaulois, adopté par le latin, puis par le germanique quant à la finale : *Alisavum* serait le point de départ. J. Vendryes l'avait expliqué par le mot « falaise ». On peut présumer que les Celtes, franchissant le Rhin, auraient été frappés par la falaise des Vosges. L'Alsace serait le pays situé au pied des Vosges.

Peu de travaux traitent des voies romaines. La station *Ad Silanum*, sur l'Aubrac, détruite par un incendie, n'est pas mentionnée sur l'Itinéraire d'Antonin, établi après les invasions de 275. Il en est de même d'*Anderitum* (Javols) qui figure, de même qu'*Ad Silanum*, sur la Carte de Peutinger (211-217 ap. J.-C.) qui présente un état du réseau routier sous Caracalla <sup>256</sup>. Les précisions sont apportées au tracé de la voie d'Agrippa entre Avignon et Cavaillon <sup>257</sup>; de la voie Domitienne de Narbonne à Salces <sup>258</sup>; de la route de Langres à Toul à son passage sur les territoires de Lenizeul, d'Aillecourt et Bassoncourt <sup>259</sup>; et de la voie d'Escures, Grésy, Vendeuvres (Calvados) <sup>260</sup>.

5. *Les sépultures.* — Une base de pilastre, une autre de colonne, une auge cinéraire et les fragments d'une épitaphe sont encastés dans les murs de l'église et du presbytère d'Avezac (Haute-Garonne) <sup>261</sup>. Deux bustes funéraires d'hommes et un autel portant une figure de taureau ont été retrouvés dans les murailles de la métairie du château de Boubène, à Saint-Marcel (Haute-Garonne) <sup>262</sup>. A Saint-Cizy, commune de Cazères (Haute-Garonne) <sup>263</sup>, cinq tombes à incinération appartiennent à un petit cimetière du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. A Lectoure (Gers),

(250) DRIoux, *Bull. soc. hist. et archéol. Langres*, XII, 1948, p. 16.

(251) DOLLFUS, *Bull. soc. norm. ét. préhist.*, 34, 1947, p. 104.

(252) G. PAROT, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 132.

(253) R. P. G. DE JERPHANION, *Un cas singulier de toponymie lyonnaise*, dans *Mémoriae Louis Petit. Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, p. 233-234.

(254) J. MARTEL, *Onomastica*, II, 1948, p. 207-209.

(255) A. DAUZAT, *Ibid.*, p. 174.

(256) M. BALMETTE, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1944, p. 278-283.

(257) E.-H. DUPRAT, *Mém. Acad. Vaucluse*, IX, 1945-7, p. 49-52.

(258) J. CAMPARDOU, *Bull. comm. archéol. Narbonne*, 1947-8, p. 1-20.

(259) Abbé Ch. MAITRE, *Bull. soc. hist. et archéol. Langres*, XIII, 1948, p. 16-17.

(260) Abbé VERAQUIN, *Bull. soc. antiq. Normandie*, L, 1946-8, p. 224-26.

(261) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947 p. 473.

(262) *Ibid.*, p. 474.

(263) *Ibid.*, p. 476.

sur l'emplacement du stade municipal de Saint-Geny <sup>264</sup>, parallèlement au chemin départemental n° 36, un cimetière à plusieurs niveaux de sépultures a donné des sarcophages et des tombes sous tuiles. Peu de mobiliers ont été recueillis et les découvertes nouvelles se rattachent vraisemblablement à une nécropole située au Sud-Est et au Nord-Ouest du stade, près de la voie romaine d'Agen à Auch. De l'autre côté de la voie, des fouilles anciennes au lieu-dit « Pradoulin », avaient mis au jour les vestiges d'une agglomération gallo-romaine. Des incinérations ont été découvertes à Closanges (Corrèze) <sup>265</sup> et à Noger (Creuse) <sup>266</sup>. Le mobilier funéraire de la sépulture dans un coffre de granit de La Courive, à Roussel (Haute-Vienne) <sup>267</sup>, comprenait quelques outils de fer, serpe à douille, hache et pioche.

Au sujet de la présence de galets à cupules et de grès taillés anthropomorphes, ramassés au Puy-de-Lacam (Corrèze) entre le gisement préhistorique et le cimetière à incinération du III<sup>e</sup> siècle, l'abbé Bouyssonie serait disposé à admettre que les fameuses gravures pourraient être « plus ou moins gallo-romaines » <sup>268</sup>. On attend avec impatience la publication du très riche mobilier de la sépulture de La Bussière-Étable, à Châteauponsac (Haute-Vienne), où de nombreuses armes voisinent avec les éléments décoratifs en bronze d'un char <sup>269</sup>.

Une urne cinéraire en verre est signalée à Brigueil-le-Chantre <sup>270</sup>, un sarco-

phage du I<sup>er</sup> siècle à Lignières (Indre-et-Loire) et un petit cimetière contemporain près du château de Fontenay, dans le talus de la route <sup>271</sup>. Dans la Marne, des incinérations ont été trouvées au lieu-dit « Les Cloues » à Clesles <sup>272</sup>; au Vieux chemin de Champigny, à Ormes <sup>273</sup>, des vases en terre contenaient une tête humaine. Une tombe du I<sup>er</sup> siècle du cimetière de La Fosse aux Bœufs, à Arpajon (Seine-et-Oise) <sup>274</sup> porte une épitaphe au nom de *Nertomaros*, fils de *Namantobogios*, « le frappeur, ou le briseur, de l'ennemi ». Au cours de travaux d'aménagement au terrain d'aviation de Villaroche, près de Melun, à proximité du chemin de Courceaux à Limoges-Fourches, plusieurs tombes à incinération, entourées de pierrailles, ont été mises au jour. Il ne s'agit pas, comme on l'a raconté dans la presse avec une imagination impuissante à masquer une pénible ignorance de nos antiquités nationales, de sépultures néolithiques, mais d'un cimetière gallo-romain de basse époque, dont une partie avait été reconnue, il y a une quarantaine d'années, sur la ferme de Courceaux <sup>275</sup>.

6. *Arts et métiers. Commerce. Industrie. Organisation administrative.* — Quelques travaux traitent de l'histoire des monuments de la sculpture. C'est ainsi que deux cippes épigraphes d'époque romaine, en forme de colonnette ovale reposant sur un socle cubique, en pierre ou en marbre, et découverts en

(264) *Ibid.*, p. 476-477.

(265) P.-F. FOURNIER, *Ibid.*, p. 462.

(266) *Ibid.*, p. 463.

(267) *Bull. archéol. et hist. Limousin*, LXX-XIII, 1948, p. 441.

(268) BOUYSSONIE, *B.S.P.F.*, XLV 1948, p. 77-78.

(269) F. EYGUN, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 461.

(270) *Bull. soc. antiq. Ouest*, 3<sup>e</sup> sér., XIV, 1948, p. 434.

(271) M. MICHEL, *Bull. trim. soc. archéol. Touraine*, XXIX, 1948, p. 330.

(272) P.-M. FAVRET, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 442.

(273) *Ibid.*, p. 442.

(274) J. VENDRYES, *CRAI*, 1948, p. 220-222.

(275) *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 289-90.

surface aux environs d'Aix-en-Provence, à la campagne de Montjoly (sur la route de Tholonet, entre Berte et le vallon des Gardes), ne relèvent pas de l'archéologie gallo-romaine, mais d'un type qui se rencontre couramment sur la côte d'Asie Mineure et à Chypre, et proviennent vraisemblablement d'une collection d'antiques réunie au XVIII<sup>e</sup> siècle par un amateur <sup>276</sup>. D'origine étrangère aussi — italienne — est l'inscription de Saint-Maur-des-Fossés (*C.I.L.*, XII, 326), vendue par des marchands de la péninsule « pour constituer l'amorce d'une collection destinée à orner la somptueuse demeure que les humanistes, seigneurs des bords de la Marne » — les Du Bellay — venaient de faire édifier <sup>277</sup>. Exécuté en France, mais non antique, tel apparaît le bas-relief des Triumvirs, jadis encastré dans le mur d'une maison de la rue de la Mégisserie et transporté, en 1942, au Musée de Dijon. Œuvre de la Renaissance, cette représentation du Triumvirat serait une allusion au triumvirat formé par les maîtres de l'heure, Fr. de Jusé, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André, allusion qui ne serait pas impossible à Dijon, où s'affirmait la réaction catholique contre l'action protestante <sup>278</sup>.

Ce serait le fait de la politique si le Diadumène de Vaison est entré dans les collections du British Museum, Nieuwerkerke n'ayant pas accepté d'entrer en relations avec Eugène Raspail, un « ancien proscrit », d'où le refus du Louvre et du Musée Calvet d'Avignon d'acheter la statue qui leur était proposée <sup>279</sup>.

Ce n'est pas la représentation de la di-

vinité protectrice de la Vienne que figure la statue publiée sous cette appellation par Espérandieu (II, 2601), mais celle d'une Némésis-Tyché <sup>280</sup>, que la ressemblance avec une statue de Carthage, conservée au Musée du Bardo, permet de rattacher à un prototype du IV<sup>e</sup> siècle. Comme d'autres statues, la Tyché n'était plus, au « Palais du Miroir », dans sa place originelle, l'édifice ayant servi de refuge, à Vienne, pour les statues du paganisme romain.

Parmi les découvertes de sculptures, on signalera : un fragment de stèle ou de sarcophage en marbre, avec représentation d'un tympanon, d'une carnyx et d'un *pedum*, provenant du ravin du Destel (Var) <sup>281</sup>; une tête en marbre, peut-être copie du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., d'un original postscopasique, trouvée à Poitiers au faubourg du Pont-Neuf <sup>282</sup>; un moule en pierre avec l'image d'une levrette à collier de métal, sautant au-dessus d'une touffe d'herbe, recueillie rue de la Chancellerie, à Senlis, dans un magma noirâtre, mêlé de tessons de poterie sigillée et de tuiles à rebords <sup>283</sup>; une tête d'homme barbu, encastrée dans une niche à Bessey-sur-Chantre (Côte-d'Or), aux abords de la fontaine de Trie <sup>284</sup>; un lion funéraire terrassant un béliet et quatre têtes colossales — trois masculines avec barbes, une féminine — reposant sur un socle, provenant de Chorey (Côte-d'Or) <sup>285</sup>.

(280) Ch. PICARD, *Gallia*, V, 2, 1947, p.259-270.

(281) F. BENOIT, *Mém. Inst. hist. Provence*, 22, 1948-9, p. 11-12.

(282) F. EYGUN, *Mém. soc. antiq. Ouest*, 3<sup>e</sup> sér., XIV, 1948, p. 376.

(283) G. MATHERAT, *Bull. mens. soc. d'hist. et d'archéol. Senlis*, 1948, p. 74.

(284) A. COLOMBET, *Mém. comm. antiq. Côte-d'Or*, XXII, II, 1940, p. 92.

(285) E. THEVENOT, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 427-433.

(276) F. BENOIT, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.* 1943, p. 109-110.

(277) M. ROBLIN, *Ibid.*, p. 291-300.

(278) P. QUARRÉ, *Ann. de Bourgogne*, 1948, p. 132-136.

(279) Ch. LEGRAS, *Cah. hist. et archéol.*, XI, 1948, p. 62.

Le Recueil de Peiresc<sup>286</sup> conserve les dessins de quatre bas-reliefs, trouvés à Lisieux (Calvados), en 1619, ayant appartenu à une base de colonne ou de statue, ou bien encore à un autel à quatre faces, représentant Mercure, Hercule, l'un et l'autre couronnés par la Victoire, Hercule et le sanglier d'Erymanthe (?), le Jugement de Paris. Des précisions sont données sur les circonstances<sup>287</sup> de la découverte du Dieu cavalier au génie anguipède de Guélen en Brie (Finistère), qui a été trouvé en 1850, lors de la démolition d'un talus. La vache en bronze, trouvée à Ker-Maria-Izella, en Locmaria-Quimper et qui était entrée dans les collections du Musée de Quimper, a été reconnue comme un « sujet de pendule » du siècle dernier<sup>288</sup>.

Des ruines de *Bencharnum* (Arbus, Basses-Pyrénées) provient une statuette de taureau en bronze, conservée dans la collection du baron d'Arist, à Lescar<sup>289</sup>. Le petit objet en plomb, découvert à Bavai (Nord), femme nue, une torque au cou, accostée de deux petits personnages, dont l'un tient une couronne, et dans le fronton, l'image d'une figurine en buste portant un sceptre, est à rapprocher d'une terre-cuite de Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre), l'un et l'autre objet représentant Vénus à sa toilette, flanquée d'Amours<sup>290</sup>. La trousse d'amulettes, recueillie à Isômes (Haute-Marne), était faite d'un anneau auquel étaient suspendus une main, un soleil et un croissant de lune<sup>291</sup>.

(286) G. HUARD, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1943, p. 30.

(287) *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIV, 1948, p. VIII-IX.

(288) *Ibid.*, p. VIII, XVIII.

(289) P. GRIMAL, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 469.

(290) Abbé BIÉVELET, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.* 1943, p. 38.

(291) Chanoine DRIOT, *Ibid.*, 1944, p. 289-290.

Les plaques d'ivoire ayant appartenu à un coffret de Saint-Loup-en-Comminges (Haute-Garonne) sont d'origine romaine ou orientale. L'ensemble des figures, combat de pugilistes arrêté par l'arbitre, Satyre et Ménade, panthère, tête de Jupiter Sérapis, tête de jeune Oriental coiffé d'un bonnet phygien, roue de char, appartient peut-être à la représentation d'un cortège dionysiaque, mais avec un mélange de scènes réalistes<sup>292</sup>. Un camée ovale à l'image d'Hadrien, de profil à gauche, en calcédoine-onyx à deux couches, blanche opaque légèrement teintée par places de limonite et blonde cornée plus translucide, a été découvert à Dornes (Nièvre), dans un jardin<sup>293</sup>.

Une importante étude traite de trois cents tessons, portant les estampilles des potiers ayant travaillé dans les ateliers de *Satto*, à Chémery-Faulquemont<sup>294</sup>. Trente noms sont connus, ainsi que vingt-cinq marques au type de la rosace, les unes et les autres servant à reconnaître le travail fourni par chaque ouvrier, à compter le nombre de vases fabriqués et cuits simultanément dans un même four. Parmi ces noms, trois seulement sont d'origine gauloise, dont un *Cintunnatus*. De la concordance de certaines estampilles et de l'identité de certains sujets décoratifs, le chasseur au capuchon tenant à la main un bâton noueux, la chasse parmi les rochers, le Mars soulevant un bouclier ovale, on est amené à conclure que l'atelier, fondé par *Satto*, environ 30 après J.-C., se rattache à ceux de Lezoux. Douze types de vases ornés sont l'œuvre d'une soixantaine de potiers, dont les pro-

(292) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 476.

(293) *Bull. soc. nivernaise des lettr., sc., et arts*, XXXII, 1947-8, p. 3.

(294) E. DELORT, *Mém. Acad. Metz*, CVIII, 1948, p. 95-127.

ductions s'échelonnent sur une centaine d'années.

Les rapports de commerce entre les diverses officines étaient courants : les mêmes potiers belges se retrouvent à Vertault (Côte-d'Or) et à *Verulamium* (Angleterre) : dans la première de ces deux villes, on a trouvé des supports de vases sortis des ateliers de la seconde<sup>295</sup>. A Marseille, dès le second quart du 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère, en concurrence avec les produits des officines gauloises pénètrent des vases italiques : dans le dépotoir découvert, sur le littoral du Lacydon, à la hauteur de la place Vivaux, trois tessons de la fabrique de *Sertus Murrius Festus* d'Arezzo représentent un prisonnier barbare assis, symbolisant l'expansion de Rome et ses victoires sur les peuples barbares<sup>296</sup>. Un autre témoin de cette expansion commerciale est représenté par les amphores vinaires de type italique, estampillées l'une au nom de *Lucius Pomponius*, provenant d'un navire naufragé dans un ancien bras du Rhône, sur le littoral des Saintes - Maries - de - la - Mer (Bouches-du-Rhône)<sup>297</sup>.

Aux listes établies pour la répartition des chenets gaulois par J. Déchelette, qui pensait que ces objets étaient inconnus dans l'archéologie de la Gaule septentrionale et de l'Allemagne, on ajoutera les exemplaires découverts dans les pays des Atrébates et des Nerviens<sup>298</sup>.

Après avoir fourni une explication du *gacsum*, J. Deseroix<sup>299</sup> tente de préciser la nature de la *tragula*, dans laquelle il propose de reconnaître une arme de jet de courte dimension, à la fois javelot et

bâton trapu et ramassé. De même que pour le *gacsum*, on est amené à constater que les Celtes, devenus sédentaires, tendent à désigner concurremment des objets de caractère pacifique et de caractère offensif, ainsi qu'il est naturel chez des populations qui se sont adaptées à l'agriculture.

La découverte, dans le dépotoir de la rue Négrel, à Marseille, des fragments d'une tuyère, avec anneau de préhension sur la face convexe, intéresse au point de vue de l'expansion de cet élément de soufflerie, originaire du domaine hellénistique, que l'on trouve figuré, à la fin du 5<sup>e</sup> siècle de notre ère, sur un sarcophage de Saint-Aignan, mais sous une forme perfectionnée<sup>300</sup>. De même origine est le pied pliant en bronze, récemment trouvé à Saint-Remy-de-Provence (Bouches-du-Rhône)<sup>301</sup>, fait de deux branches en forme de réglette à quatre faces pivotant sur une charnière à double chape, fixée par un petit axe. L'alidade est maintenue par un rivet, et les divisions sont indiquées par des points incisés correspondant au doigt de 0<sup>m</sup>,18 fort. Cette notation en seize doigts montre que le système numérique grec était alors préféré à *Glanum*, pays de carriers, où l'exploitation de la pierre était déjà fort développée avant l'époque romaine.

Les découvertes de nombreux fers à chevaux, tantôt à bordure festonnée, tantôt rappelant le fer de mulet, dans la région champenoise, apportent de nouveaux documents à l'histoire, encore bien imprécise, de la ferrure gallo-romaine<sup>302</sup>.

(295) J. LAGORGETTE, *Mém. comm. antiq. Côte d'Or*, XXII, II, 1940-1, p. 164-166.

(296) F. BENOIT, *Rev. ét. ligures*, 1948, p.

(297) S. GAGNIÈRE, *Cah. d'hist. et d'archéol.*, 1948, p.

(298) G. FAIDER-FEYTMANS, *Mél. Van de Weerd*, p. 175-182.

(299) *R.E.A.*, L, 1948, p. 309-312.

(300) F. BENOIT, *Ibid.*, p. 305-307; L. BALSAN, *Rev. du Rouergue*, 2, 1948, p. 294.

(301) H. ROLLAND, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1943, p. 64-66.

(302) P.-M. FAVRET, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 441-442.



L'origine des matériaux utilisés par les sculpteurs dans la Gaule méridionale n'est guère mieux élucidée. Une étude sur les sculptures conservées dans les musées de Marseille et d'Arles apporte cependant quelques clartés <sup>303</sup>. Il n'en reste toutefois pas moins difficile de différencier avec certitude les fabrications italiques des travaux gallo-romains. L'utilisation des marbres pyrénéens, en particulier des marbres de Saint-Béat, inconnue en Italie sous l'Empire, postule en faveur d'une attribution à un atelier local. Mais des statues, telles la déesse au nez brisé du théâtre d'Arles, les sarcophages d'Hippolyte et de La Gayolle, sont de marbres et de travail italiens. La matière première dans laquelle sont taillés les sarcophages arlésiens de la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle est empruntée aux carrières de Carrare. Au vi<sup>e</sup> siècle, la Proconèse envoie ses marbres jusque dans la vallée du Rhône. Mais il n'y a pas que les matériaux qui ont voyagé : la localisation des trouvailles de sculptures et d'objets d'art dans les vallées de la Saône et du Rhône, laisse clairement entrevoir le rôle d'intermédiaire joué par l'Italie septentrionale dans la diffusion des thèmes orientaux parvenus en Gaule par voie commerciale. Les bronziers et les ivoiriers ont été les propagateurs de cet art chez les Barbares de l'Occident. Certains détails gardent le souvenir de la technique du métal et l'on retrouvera le groupe du « baiser » à la fois sur un relief d'Osuna (Espagne) et sur un coffret d'ivoire de Tarquinies (Étrurie) <sup>304</sup>.

Si la romanisation avait été impuissante à étouffer entièrement le vieil esprit des tailleurs d'images gaulois, au point que dans le cours du iii<sup>e</sup> siècle de

notre ère on assiste à une véritable renaissance de l'art celtique, on ne s'étonnera pas que certaines productions de l'art roman en aient gardé le reflet. Au dossier déjà constitué de ces résurgences d'un passé lointain, s'ajoute la tête du Samson-Atlante du Musée d'Aurillac (xi<sup>e</sup> siècle) et certains personnages de chapiteaux de la crypte de Saint-Bénigne à Dijon (début du xi<sup>e</sup> siècle), portant une barbe à deux pointes divergentes, semblables à celles des dieux sur le vase d'argent de Gundestrup <sup>305</sup>.

Centre d'art, la Gaule fut également une pépinière de professeurs. Au iv<sup>e</sup> siècle, ses écoles d'Autun, de Narbonne, de Toulouse et, principalement de Bordeaux, jouissaient d'une grande renommée. La *Commemoratio professorum Burdigalensium* d'Ausone <sup>306</sup> fait connaître la vie de l'un de ces centres intellectuels, ou plus exactement son corps enseignant.

Des travaux basés sur les inscriptions latines traitent de l'administration financière et publique de la Lyonnaise sous l'Empire <sup>307</sup> et du célèbre marbre de Thorigny <sup>308</sup>, sur lequel *Titus Sennius Solemnis* apparaît sous un jour nouveau, en tant que préposé aux mines de fer de la Plaine de Caen. Or, pareille charge laisse entrevoir la connaissance, dès l'époque gallo-romaine, de ce riche bassin minier qui n'aurait pas échappé à la cupidité des industriels de Rome. En dehors de l'intérêt de ce document pour

(305) P. QUARRÉ, *Mém. comm. antiq. Côte-d'Or*, XXI, I, 1940-1, p.163.

(306) Ch. FAVET, *Latomus*, VII, 1948, p. 223-233.

(307) P. WUILLEUMIER, *L'Administration romaine de la Lyonnaise sous le Haut-Empire*. Annales de la Faculté des Lettres de Lyon, fasc. 16, Paris, 1948.

(308) H.-G. PFLAUM, *Le marbre de Thorigny*, Bibl. de l'Ec. des Htes-Ét., sc. hist et philolog., fasc. 292, Paris, 1948.

(303) F. BENOT, *Bull. soc. nat. antiq., Fr.*, 1943, p. 122-129.

(304) Du même, *Ibid.*, 1944, p. 229-235.

l'histoire administrative de la Gaule au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, il fait ainsi découvrir l'existence d'une activité sidérurgique nouvelle dans l'Ouest du pays.

7. *La religion.* — On doit à J. Toutain<sup>309</sup> un historique des fouilles et un exposé des principales découvertes dans le sanctuaire, élevé aux sources de la Seine, à *Dea Sequana*, et que fréquenteront les dévôts depuis l'époque d'Auguste jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

L'existence d'un temple de *Mars Sutu-gius* est certaine à Saint-Plancard (Haute-Garonne), et peut-être même celle d'un lieu de culte dédié à Jupiter<sup>310</sup>, mais on ne les connaît que par les stèles, statues, autels votifs et inscriptions, fragments d'architecture, pilastres, colonnes et socles, encastrés dans les murs de la petite chapelle de Saint-Jean-Baptiste, située dans l'enclos du cimetière du village. Il est probable que la chapelle succéda au temple païen. Placé au centre de la vallée de la Save, au confluent de la Sahugle, Saint-Plancard était une place de marché, et partant un centre religieux, peut-être encore le chef-lieu du *pagus* encore inconnu du plateau au Nord de la Garonne. C'est encore une dédicace et un autel qui garde le souvenir d'un sanctuaire de Neptune, au centre de l'île Saint-Honorat de Lérins<sup>311</sup>. On annonce le début du dégagement des ruines du « temple d'Apollon » à Cimiez (Alpes-Maritimes)<sup>312</sup>. Sont-ce les éléments d'un temple à colonnade circulaire, dépourvu de *cella* et voûté en tuf, qui ont été dé-

couverts à Nevers<sup>313</sup>, dans la cathédrale, lors de la reconstruction, à la hauteur des chapelles du bas-côté Nord ? A Jublains (Mayenne)<sup>314</sup> se poursuit lentement le dégagement de l'enceinte orientale du sanctuaire de la Fortune. Contrairement à l'identification d'abord proposée lors de la découverte, le petit édifice situé à Saint-Forget (Seine-et-Oise), au sommet de la Butte Ronde, sur le flanc septentrional de la vallée de l'Yvette, n'est pas un fortin, mais un *fanum*, détruit par un incendie au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, puis peut-être réoccupé en habitation au IV<sup>e</sup><sup>315</sup>. Serait-ce un autre petit *fanum*, dont les ruines ont été mises au jour au haut de Creil (Oise), sur la route de Chantilly, au croisement de deux voies romaines, sur une éminence dominant la vallée de l'Oise<sup>316</sup> ? Sur la plage de Ris en Douarnenez (Finistère), une dédicace à Neptune indique l'existence à proximité du lieu de sa découverte, d'un lieu de culte<sup>317</sup>. Le relief de Santosse (*E.*, 2041) n'est pas un ex-voto de malade, mais représente Bacchus et Ariadne, d'où l'impossibilité de situer dans cette localité un sanctuaire de source<sup>318</sup>. La découverte, sur la lisière de la forêt d'Halatte, à la butte d'Aumont (Oise)<sup>319</sup>, d'une borne de grès, portant l'inscription : *a(ger) L(u)c(ius)*, se rapporterait au bornage d'un lieu saint : les *Lugdunum* et les

(309) *Mélanges H. Corot*, p. 55-60.

(310) J. LAFARGUE et G. FOUET, *Peintures romanes et vestiges gallo-romains à Saint-Plancard, (Haute-Garonne)*. Toulouse, 1948.

(311) F. BENOIT, *Mém. Inst. hist. Provence*, XXII, 1948-9, p. 25-26.

(312) *Ibid.* p. 26.

(313) J. RATTIER et J.-A. PALET, *Bull. soc. nivernaise, des lettr. sc. et arts*, 1947-8, p. 3.

(314) P. CORDONNIER-DETRIE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 452.

(315) R. DAUVERGNE, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1943, p. 46-48.

(316) G. MATHERAT, *Bull. mens. d'hist. et d'archéol. Senlis*, 1948, p. 6.

(317) *Bull. soc. archéol. Finistère*, LXXIV, 1948, p. XV et pl. XVI.

(318) E. THEVENOT, *Mém. comm. antiq. Côte-d'Or*, XXXI, I, 1940, p. 155-158.

(319) G. MATHERAT, extr. *Bull. soc. archéol. et hist. Compiègne*, 1948, 13 p.

Clermont ayant la même racine, signifiant lumière, auraient occupé des hauteurs abritant un culte du feu(?). Une explication nouvelle des reliefs sculptés sur l'Autel d'Avène (E., 7799) rattache au culte de Bacchus ce petit monument, sur lequel on reconnaît la présence d'une patère et d'un crotale, d'un canthare, d'un thyrsos et d'un pain mystique<sup>320</sup>. C'est à tort que l'on a tenté de rapporter à une image de Jupiter Conservateur, ou d'Apollon, la tête en calcaire avec une main appliquée sur une chevelure calamistrée, du Musée de Libourne<sup>321</sup>; elle est au contraire à rapprocher des autres têtes surmontées d'une main découvertes dans le sanctuaire celtique d'Entremont. Par comparaison avec des statuettes de la région rhénane représentant une déesse tenant des fruits dans son giron, ou dans une corbeille, et portant une dédicace à *Herccura*, J. Toutain<sup>322</sup> propose de reconnaître cette même déesse dans une statuette de pierre trouvée à Alésia en 1908 (E., 2350). A propos de la découverte de l'Epona de La Bussière, A. Colombet<sup>323</sup> dresse la liste des vingt-deux figures d'Epona recueillies dans le département de la Côte-d'Or. Par le mélange des attributs, tête radiée surmontée du croissant, ailes déployées, foudre, corne d'abondance, oiseau, chlamyde, la figurine de bronze des marais de Cahon, à huit kilomètres à l'Ouest d'Abbeville, participe à la fois de Mercure et de Jupiter : c'est une divinité panthée, comme celle de Maubeuge, sur laquelle on retrouve une autre association de la corne d'abondance, du pétase et du caducée<sup>324</sup>.

(320) Dr S. SOUBEIRAN, *Cah. d'hist. et d'archéol.* IX, 1948, p.3-5.

(321) H. DE SARRAU, *Rev. hist. et archéol. Libournais*, 1948-9, p.

(322) J. TOUTAIN, *Bull. soc. nat. et antiq. Fr.*, 1944, p.343-353.

(323) A. COLOMBET, *Ibid.*, p. 211-217.

Le dieu cavalier au géant anguipède continue à provoquer la curiosité des archéologues et des historiens des religions. En raison de l'emplacement des colonnes au géant dans les domaines agricoles de la Bourgogne et du Nivernais<sup>325</sup>, on nous propose d'identifier ces images avec celles de divinités solaires et aquatiques, issues d'un vieux mythe de l'âge du Bronze. Le cavalier est un dieu céleste, le monstre un symbole des ténébres, et ces monuments seraient à rapprocher des figurations d'aigles luttant contre un serpent, ou de l'anguipède assailli par un reptile. Les uns et les autres seraient l'expression d'un vieux mythe celtique, exprimant la double idée de la lutte et de la victoire des dieux de la lumière sur les génies malfaisants. Sur la colonne, il y a lutte ou non entre le cavalier et le géant, ainsi qu'il résulte de l'attitude de celui-ci, qui joue aussi le rôle de porteur<sup>326</sup>.

Signalons, à titre documentaire, le répertoire des sources sacrées dans les départements du Cher et de l'Indre<sup>327</sup>; à l'histoire des survivances des mythes celtiques dans la mythologie du Moyen âge, on ajoutera une étude consacrée à *Sucellus* et à *Nantosuelta*<sup>328</sup>.

Trois articles sont consacrés aux cultes orientaux dans la Gaule romaine : reprenant l'étude de l'inscription grecque découverte à Dijon en 1598, W. Vollgraf<sup>329</sup> reconnaît dans le défunt, *Chyndonax*,

(324) A. BLANCHET, *Ibid.*, 1943, p. 81-86.

(325) P. LEBEL, *Mél. II. Corot*, p. 61-64.

(326) P. LAMBRECHTS, *Bull. Acad. Roy. Belgique, cl. des Lettres*, 1948, p. 333-348.

(327) P. CAVOYET et F. TARDIT, *Mém. union soc. sav. Bourges*, I, 1948, p. 1-43.

(328) F.-M. MICHELSEN et J.-E. HOUSMAN, *Sucellus and Nantosuelta in medieval celtic mythology*, dans *Mél. Van de Weerd*, p. 305-316.

(329) CRAI, 1948, p. 278.

prêtre de la Vénus Céleste que les Perses appelaient Mithra, un desservant du culte qu'un groupe de vétérans de l'armée romaine, Bosphoriens d'origine, rendaient, aux portes de Dijon, à la divinité tutélaire de leur pays natal. Dans le bas-relief du Musée de Nérès, où Salomon Reinach croyait voir une Epona guérissante, le Dr. A. Morlet<sup>330</sup> propose de retrouver « la déesse Luna, dont le cheval impatient enjambe le jeune dieu Phosphorus, qui s'affaisse avant de disparaître ». Sur un bas-relief du Musée de Clermont-Ferrand, le génie au flambeau renversé ne serait pas Phosphorus, mais *Cautopater* qui, dans un relief mithriaque, personnifie les ténèbres. A. Dubiez suggère la présence d'un sanctuaire de Mithra sous le clocher de la cathédrale de Belley<sup>331</sup>.

8. *La numismatique*. — Parmi les précisions qu'apporte la numismatique à l'histoire de la Gaule romaine, V. Tournier<sup>332</sup>, au sujet d'un bronze des Trévires, note que les noms de certains gouverneurs de la Gaule ont été apposés sur des pièces de monnaie pour dater des émissions gauloises pendant l'occupation militaire romaine. Les frappes de Postume à l'Hercule, divinité adorée chez les Bataves, prouvent l'appui que Rome recherchait auprès des troupes recrutées sur ces territoires et, pour cette raison, les Bataves ont été responsables de la destruction d'Autun en 269. La correction de *Bataviae* en *Bagaudicae*, proposée par Lipsius au texte du Panégyrique, est donc inutile<sup>333</sup>.

(330) *Mémorial de l'Allier*, n° 4, janvier-février 1948, p. 29-31.

(331) *Le Bugey*, 35<sup>e</sup> fasc., 1948, p. 14-20.

(332) *César, Hirtius et un bronze des Trévires*, dans *Mél. Van de Werd*, p. 553-558.

(333) P. LE GENTILHOMME, *Bull. soc. antiq. Fr.*, 1943, p. 69.

L'examen des titres des trioboles marseillais, à l'Apollon lauré et au taureau cornupète<sup>334</sup> reflète les vicissitudes de l'histoire de la métropole. Au v<sup>e</sup> siècle avant l'ère, après les victoires de Cumès et d'Himère, une ère de prospérité atteint tous les établissements grecs de l'Occident, dont les réussites commerciales se traduisent par de nombreuses et belles émissions monétaires. Marseille participe à cet essor dont témoignent les remparts de Saint-Blaise et les émissions de drachmes lourdes, mais celles-ci n'eurent qu'une existence éphémère qu'atteste leur rareté, et celle, logiquement encore plus grande, du triobole. Mais, au début du iv<sup>e</sup> siècle, parallèlement à leur descente sur Rome, les éléments celtiques qui, peu à peu, s'infiltrèrent en Provence, atteignent la mer; et Marseille, frappée dans ses intérêts, dut attendre des jours meilleurs pour reprendre des frappes et une monnaie déjà affaiblies.

Allusions aussi aux grands hommes de Rome seraient les monnaies au taureau fougueux menaçant, issues du type grec de Curium, frappées en Gaule, principalement en 12 avant l'ère, pour honorer Auguste et rappeler le lieu d'origine de sa famille, Curium; mais on rendait encore hommage à la mémoire de Virgile en illustrant ainsi les vers (*En.*, XII, 103-106), composés pour l'empereur dans l'intention de grandir la victoire de son ancêtre<sup>335</sup>. Il n'en est pas autrement des monnaies de *Lugdunum*, dont le premier nom fut *Copia*, rappelé sur la première monnaie de bronze de la colonie, frappée en 43 avant J.-C. par Munatius Plancus, un des soutiens d'Auguste et qui, pour marquer alors son attachement à Octave,

(334) H. ROLLAND, *Rev. numis.*, 5<sup>e</sup> sér., X, 1947-8, p. 119-121.

(335) A. BLANCHET, *Le taureau des monnaies d'Auguste*. Paris, 1927, in-8°.

frappe des pièces à l'image d'Octave en Hercule et emprunte son revers à celles de Thurium, ville dont Auguste tient son surnom de *Thurinus*; c'est aussi allusion — et menace — à Marseille, ville trop indépendante qui avait déjà eu le tort de prendre le parti de Pompée<sup>336</sup>.

Un certain nombre de découvertes nouvelles sont à enregistrer : à Saint-Célerin (Sarthe), dans le champ de la Derdennerie, deniers et oboles des cités du Mans, d'Orléans et de Nevers, renfermées dans un petit vase en terre noire<sup>337</sup>; à Saint-Bonnet-l'Enfantier (Corrèze), nouvel *aureus* de Vespasien, frappé en 71 par l'atelier de Lyon<sup>338</sup>; des pièces de Trajan et d'Antonin, au domaine des Cavettes, au Nord de Sigeac (Aude)<sup>339</sup>; deux monnaies de bronze d'Alexandre Sévère et du César Maxime à Caen<sup>340</sup>; des monnaies de Gallien à Cambremer (Calvados), lieu dit La Vergerie<sup>341</sup>; une monnaie de Probus, à Pomerol (Gironde)<sup>342</sup>; *aureus* inédit de Postume, sous les traits de Mars, se rapportant aux émissions des *quinquennalia*, attaché à une bague provenant peut-être de largesses impériales (263 ap. J.-C.)<sup>343</sup>; monnaies de Sévère à Postume, où dominent les frappes de Gordien, dans une grotte

du hameau de La Sagne, à La Chapelle-Aubareil (Dordogne)<sup>344</sup>.

Le souci de se procurer des espèces de bon aloi, telle est la raison de la présence des *aurei* d'or dans le trésor découvert à Rennes en 1774, plutôt spéculation que précaution contre les invasions. La comparaison que l'on peut établir entre ces cachettes monétaires dénote une tendance à la thésaurisation des pièces de bon poids, une restriction de la circulation du numéraire d'or et une centralisation de la frappe de ce métal, en rapport avec les déplacements des empereurs<sup>345</sup>. Avec le trésor de Coesmes (Ille-et-Vilaine)<sup>346</sup>, enfoui vers 275 de notre ère, et composé en forte partie de monnaies locales, une continuité dans les types décoratifs depuis l'art celtique est mise en lumière. La présence de la croix sur certaines des monnaies de cet ensemble, sorti de vingt-huit ateliers contemporains de la fin du règne de Tétricus, montrerait peut-être une utilisation du symbole chrétien en Gaule, dès le III<sup>e</sup> siècle, antérieurement aux émissions constantiniennes. La présence de décors de globules, groupés en triangles, et d'ornements en S, dénote un retour très net — et qui ne saurait surprendre — à la grammaire des décorateurs celtiques.

(336) DU MÊME, *Rev. numis.*, 5<sup>e</sup> sér., X, 1947-1948, p. 121-122.

(337) P. CORDONNIER - DETRIE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 454.

(338) LABROUSSE, *Bull. soc. scientif., hist. et archéol. Corrèze*, LXX, 1948, p. 36-43.

(339) *Bull. comm. archéol. Narbonne*, 1947-8, p. XXXIV.

(340) JACQUEMARD, *Bull. soc. antiq. Normandie*, L, 1946-8, p. 287.

(341) G.-A. SIMON, *La Bonne Semence. Bulletin religieux mensuel interparoissial de la Vallée d'Auge*, n° 444, mai 1946, p. 11.

(342) *Rev. hist. et archéol. Libournais*, 1948, p. 5-6.

(343) P. LE GENTILHOMME, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1943, p. 150-151.

(344) P. GRIMAL, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 468.

#### IV. — TEMPS CHRÉTIENS ET MÉROVINGIENS

Les causes profondes de la chute de l'Empire romain sont diversement expliquées : pour André Piganiol<sup>347</sup>, la civi-

(345) P. LE GENTILHOMME, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1944, p. 229-230.

(346) *Ibid.*, p. 335-336; — *Gallia*, V, 2, 1947, p. 320-349.

(347) *L'Empire chrétien (325-395)*. Hist. Gén., Hist. romaine, t. IV, 2. Paris, Presses Universitaires, 1947, in-8°.

lisation romaine n'est pas morte de sa belle mort, elle a été assassinée. Quant à R. Latouche<sup>348</sup>, il voit, dans l'Empire du V<sup>e</sup> siècle, un vieil édifice vermoulu, dont les invasions ont seulement hâté une chute inévitable. Le regretté Marc Bloch<sup>349</sup>, dans une étude posthume, compare cet empire à une citadelle assiégée, maintenant difficilement la vie de relations internationales et le volume de ses échanges. La population est en forte diminution et les campagnes désertes, tandis que de l'autre côté du Rhin, les peuples, répartis en petits groupes, sont en état perpétuel de demi-nomadisme, conséquence du caractère encore primitif des techniques agraires, le procédé des cultures temporaires imposant un établissement peu stable. Cette instabilité est encore accentuée par des poussées venues de l'Est qui amplifient le caractère migrateur des tribus germaniques et déclenchent le mouvement des invasions.

Dans ces causes de la décadence de l'Empire romain, la religion nouvelle, le christianisme, n'a pas été, elle aussi, sans avoir sa part. Comment cette croyance s'est-elle implantée et développée en Gaule ? Le XIX<sup>e</sup> Congrès de l'*Association bourguignonne des Sociétés savantes*, tenu à Auxerre en 1947, sous le vocable de Saint-Germain<sup>350</sup>, et E. Mâle<sup>351</sup> ont

traité de la fin du paganisme et des commencements du christianisme dans notre pays. De même qu'en Italie, la conversion des classes cultivées a été plus facile et plus rapide que celle des paysans, car elle avait été aidée par le succès obtenu par les religions orientales de salut. Dans les campagnes, au contraire, les missionnaires pénétraient dans un monde imbu de très anciennes croyances, et où tout était dieu, sources, rivières, lacs, montagnes, arbres, carrefours. D'innombrables *fana*, succédant aux sanctuaires funéraires celtiques, recevaient l'hommage d'une infinité de dévots. Le véritable apôtre de la Gaule fut Saint-Martin et si l'on sait peu de choses sur ses courses apostoliques, l'archéologie apporte cependant quelques précisions : en pays éduen, après son passage, les temples païens sont détruits et l'étude des trésors monétaires laisse conjecturer l'extension des missions de Saint Martin et de ses disciples au bassin de Paris et jusqu'en Normandie. Presque dans le même temps, ce modèle épiscopal eut des imitateurs. Germain à Auxerre, Loup à Troyes, Victrix à Rouen, Avit à Vienne, Vast à Arras, Rémy à Reims, qui ne seront pas seulement des évangélisateurs, mais ne tarderont pas à rassembler entre leurs mains les pouvoirs religieux et administratifs. La classe des grands propriétaires fonciers, que la carence du pouvoir impérial et l'insécurité ont fixés dans leurs terres, aura joué également un très grand rôle dans le développement et l'expansion des croyances nouvelles.

(348) *Les grandes invasions et la crise de l'Occident au V<sup>e</sup> siècle*. Coll. Les grandes crises de l'histoire. Paris, Aubier, 1946, in-8°. Voir également : L. HALPHEN, *Les Barbares des grandes Invasions aux conquêtes turques du XI<sup>e</sup> siècle*. Peuples et civilisations, t. V. Paris, Presses Universitaires de France, 1948, 5<sup>e</sup> éd. ; — P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*. Paris, Hachette, 1948.

(349) *Les Invasions*. A) *Deux structures économiques*. B) *Occupation du sol et peuplement* dans *Annales d'histoire sociale*, VI, 1945, p. 36-46 ; VII, 1947, p. 13-28.

(350) J. RICHARD, *Le XIX<sup>e</sup> Congrès de l'As-*

*sociation bourguignonne des Sociétés savantes*, dans *Annales de Bourgogne*, XX, 1948, p. 22-6228 ; — H. DAVID, *Réflexions autour du congrès de Saint-Germain d'Auxerre*, *ibid.*, p. 236-240.

(351) *La fin du paganisme en Gaule*, dans *La Revue*, 1-15 juin 1948, p. 385-399, 597-612.

Des églises se substituent aux lairaires domestiques dans leurs villas, comme dans le domaine de Saint-Paulin à *Primuliacum*. Par une suprême habileté les missionnaires chrétiens n'ont pas anéanti le passé religieux de la Gaule, les pierres sacrées ont été christianisées, des églises ont été substituées aux arbres et, après avoir détruit les statues et les bas-reliefs des dieux, l'église les a utilisés : à Béziers, le corps de saint Aphrodise a été déposé dans un sarcophage décoré de scènes de chasse, à Saint-Charens (Gers), un autre sarcophage sert de table d'autel, des reliefs antiques ornent les portails des églises.

L'histoire urbaine des cités de la Gaule pendant le Bas-Empire continue à attirer l'attention des archéologues et on enregistre des progrès intéressants dans la connaissance de ces agglomérations. L'existence à haute époque d'une communauté chrétienne à Saint-Remy-de-Provence <sup>352</sup> est attestée par la présence d'un graffiti avec poisson et le mot *ixthos* dans une petite maison adossée au monument à abside. Sur les dernières pentes des Alpilles, de misérables cabanes et un petit cimetière à inhumation sur les ruines des thermes semblent indiquer la propagation de la religion nouvelle parmi de pauvres familles.

Faisant suite à des études sur les origines de la cité de Carcassonne <sup>353</sup> et l'ancien *suburbium* de Saint-Paul à Narbonne <sup>354</sup>, le chanoine E. Griffe publie

(352) H. ROLLAND, *Saint-Remy-de-Provence*, dans Cabrol-Leclercq, *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie*, s. v.

(353) *Les origines de la cité de Carcassonne à propos du castellum*, dans *Mém. soc. des arts et des sc. Carcassonne*, 1941-3, p. 265-269.

(354) *L'ancien suburbium de Saint-Paul à Narbonne*, dans *Annales du Midi*, LV, 1947, p. 457-480.

des recherches nouvelles sur Toulouse au Bas-Empire et montre son extension à cette époque par l'incorporation dans sa nouvelle enceinte de quatre *cici* suburbains, à l'inverse des autres cités gallo-romaines. Le texte d'un poème de Fortunat lui fournit une intéressante indication sur l'emplacement probable du capitole <sup>355</sup>.

Le bon connaisseur des antiquités de Narbonne qu'était le regretté abbé L. Sigal <sup>356</sup> avait laissé d'importants documents sur cette ville aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. De la basilique constantinienne du IV<sup>e</sup> siècle, on connaît les constructions élevées autour d'une cour centrale. Au V<sup>e</sup> siècle, la basilique latine de l'évêque Rustique (442-890) se dressait dans une *insula* comprise entre les boutiques de la voie Domitienne et l'enceinte gallo-romaine. De nouvelles découvertes dans le sous-sol de La Madeleine <sup>357</sup> ont fait connaître des murs antiques se raccordant à ceux mis au jour par l'abbé Sigal dans la cour voisine, correspondant les uns et les autres aux fondations des premières églises narbonnaises antérieures à Saint-Just.

A Moissac (Tarn-et-Garonne), la chapelle de Saint-Martin, adossée au rempart, possède une crypte sous le chœur, sans doute antérieure à l'époque carolingienne. La question qui se pose est de savoir si cette église a été édifiée dès le V<sup>e</sup> siècle sur les ruines d'une *villa* ravagée par les invasions, ou s'il ne s'agit pas à l'origine d'un fortin du Bas-Empire,

(355) *Quinquplex Tolosa, pour l'histoire de Toulouse romaine*, dans *Bull. littér. ecclésiastique*, édité par l'Inst. cathol. de Toulouse, 1947, p. 129-137; 1948, p. 32 sq.

(356) *Les premiers temps chrétiens à Narbonne d'après l'archéologie*, dans *Bull. comm. archéol. Narbonne*, 1947-8, p. 21-67.

(357) *Ibid.*, p. LXIV.

dont la muraille aurait été adossée à la chapelle <sup>358</sup>.

L'enceinte de basse époque de Château-vieux, commune de Pionnat (Creuse) présente la particularité d'avoir été faite par le rempart de l'oppidum hallstattien, réparé après les premières invasions du III<sup>e</sup> siècle <sup>359</sup>.

Au point de vue administratif, on pourrait supposer que lors de la conquête de l'Armorique par les Bretons, il n'y avait plus cinq cités, comme aux temps de la *Notitia Dignitatum*, mais bien six. Un nouvel évêché, celui des Coriosopites, aurait été créé aux dépens de ceux des Osismes et des Vénètes, avec *Aquilonia* pour siège. Entre la fin du IV<sup>e</sup> siècle et l'arrivée des Bretons, les cités des Osismes et des Bretons auraient été dissociées. *Aquilonia* serait une création nouvelle du V<sup>e</sup> siècle, époque du transfert de l'évêché de *Vorgium* à *Vetus Civitas* <sup>360</sup>.

Plusieurs cimetières du Romain tardif et de l'époque mérovingienne ont été découverts et fouillés. Au Mont-Augé (Marne), c'est un cimetière du V<sup>e</sup> siècle, utilisé depuis le règne de Constantin jusqu'à celui de Valérien <sup>361</sup>. Si les trente-trois sépultures explorées — une seule contenait des armes — ne possèdent pas la richesse des mobiliers funéraires de La Tour-Blanche à Strasbourg, de Vermand et de Monceau-le-Neuf (Aisne), elles ont donné cependant de nouveaux exemplaires de fibules en forme de clochette, dont le prototype pourrait être recherché dans les séries d'agrafes hanovriennes.

(358) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 460.

(359) *Gallia*, V, 2, 1947, p. 463.

(360) R. COUFFON, *Bull. soc. ém. Côtés-du-Nord*, XLXXVI, 1946-7, p. 47-53.

(361) R. LANTIER, *Un cimetière gallo-romain au Mont-Augé (Vert-la-Gravelle, Marne)*, dans *Mél. Van de Weerd*, p. 373-401.

La précision avec laquelle A. Brisson et A. Loppin ont conduit leurs fouilles a permis de déterminer l'emplacement occupé par ces bijoux sur le vêtement féminin, dont elles assuraient la fixation aux épaules. Ces cimetières, jusqu'alors répartis en Champagne, dans l'Ile-de-France, en Artois, en Picardie, en Flandre et en Haute-Normandie, puis dans les territoires compris entre la moyenne vallée de la Seine et l'embouchure de la Loire et, au Sud, en Auvergne, représentent les sépultures des lètes barbares établis dans les campagnes gallo-romaines par les empereurs. Une certaine uniformité les caractérise : les objets de parure et d'équipement font connaître un art de transition entre les fabrications gallo-romaines et les apports des invasions du V<sup>e</sup> siècle, dans lequel les influences classiques cèdent le pas aux techniques et à l'esthétique des Barbares. Une partie de ces pièces sortent vraisemblablement des manufactures d'Etat, installées aux confins orientaux de la Gaule. On constate enfin un appauvrissement de ces mêmes mobiliers en avançant vers l'Ouest du pays.

Les cimetières gallo-romains contemporains portent également les traces de transformations dans les coutumes funéraires. A l'occasion de la découverte à Nîmes, route d'Alès, n° 18, face au cimetière protestant, d'une petite nécropole de basse époque, avec tombe d'enfant dans un cercueil de plomb, à couvercle muni de quatre poignées de préhension; H. Bauquier <sup>362</sup> dresse la liste des objets semblables recueillis dans les cimetières des Aliscamps, de Martigues, de La Madeleine près d'Apt, dans l'Isère. A Trinquet-

(362) H. BAQUIER, *Cah. d'hist. et d'archéol.*, XI, 1948, p. 61-65.



taille <sup>363</sup> et à Montmaurin <sup>364</sup>, des tombes en lauses et des sarcophages ont été découverts dans la région des docks et sur l'emplacement d'une grande ville gallo-romaine, située sur la rive gauche de la Save.

Les dernières fouilles dans le cimetière wisigothique d'Estagel (Pyrénées-Orientales) <sup>365</sup>, occupé depuis la fin du v<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du vii<sup>e</sup> siècle, ont fait connaître, pour la première fois, l'existence de constructions élevées au-dessus de certaines sépultures (T. 179, 189, 184) — la *basilica super hominem mortuum* mentionnée par la Loi Salique, LVII (7) — et d'un enclos funéraire en maçonnerie, isolant un groupe familial de sépultures, le *mandalus* signalé dans le même texte [LVII] (3). Non seulement les mobiliers funéraires présentent de très grandes similitudes avec les mobiliers funéraires espagnols contemporains : même absence d'armes, même rareté des céramiques et des verreries, identité des boucles de ceinture et des fibules, identité telle qu'on est amené à en rechercher les centres de fabrication dans la Péninsule Ibérique, où des orfèvres ont créé des types qui ont été retrouvés en Gaule, moins nombreux cependant à mesure qu'on s'éloigne des départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault, du Tarn et du Lot-et-Garonne. Enfin, à Estagel, comme dans les cimetières espagnols contemporains, on est amené à constater le peu d'importance des éléments purement germaniques et la prépondérance très nette des Gallo-

Romains. La même remarque vaut en Bretagne pour le bassin de la Vilaine <sup>366</sup>. C'est aussi à de semblables conclusions que parvient A. Demangeon, dans son ouvrage, *La France économique* <sup>367</sup>. Il ne semble pas que la conquête romaine, pas plus que les invasions barbares qui ruinèrent l'œuvre politique des Romains en Gaule, aient fait disparaître la personnalité de la France, pas plus que les traditions implantées par la civilisation celtique. Dans le domaine culturel, comme dans le domaine ethnique, les invasions germaniques n'ont pas eu, sur la nation française, l'influence que leur importance historique pourrait faire attendre.

De nouveaux sarcophages mérovingiens ont été signalés à Narbonne, place Duplex <sup>368</sup>, sous le clocher de l'église de Souillac (Lot) <sup>369</sup>, dans le cimetière d'un ancien prieuré à Bourges <sup>370</sup>, au lieu dit « Les Cinq Romains », à la sortie Ouest du bourg de Martizay (Indre) <sup>371</sup>, au lieu dit « La Tour des Ragots » à Neuviç (Charente-Maritime) <sup>372</sup>, ainsi que des sépultures barbares à Neuviç-sous-Montguyon (Charente-Maritime) <sup>373</sup>. Les recherches dans le cimetière de la chapelle Saint-Jean à Argenteuil <sup>374</sup>, incendiée par les Normands en 841 en même temps que

(366) F. FALC'HUN, *Onomastica*, II, 1948, p. 163.

(367) *Géographie universelle*, publiée sous la direction de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS, t. VII, *La France*, 2<sup>e</sup> part., p. 843. Paris, Colin, 1948.

(368) *Bull. comm. archéol. Narbonne*, 1947-8, p. LI.

(369) *Bull. soc. ét. litt., scientif. et artist. Lot*, 79, 1948, p. III.

(370) *Le Monde*, 30 oct. 1948.

(371) P. EYGUN, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 460-461.

(372) *Ibid.*, p. 460.

(373) Abbé DENIS, *Rev. de Saintonge*, I, 1948, p. 232.

(374) Abbé LASSAILLY, *Bull. soc. nat. antiq. Fr.*, 1943, p. 92-99.

(363) F. BENOIT, *Mém. Inst. hist. Provence*, XXIII, 1948-9, p. 20.

(364) M. LABROUSSE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 473.

(365) R. LANTIER, *CRAI*, 1948, p. 154-163; — DU MÊME, *El cementerio visigodo de Estagel y los cementerios visigodos de España*, dans *Cronica del IV Congreso arqueolog. del Sudeste de España*, Elche, 1948, p. 520-526

le monastère dont elle dépendait, ont fait connaître un ensemble de sépultures, sans mobiliers funéraires. L'abondance du gypse dans la région explique son emploi dans la confection des tombes, disposées dans des caveaux maçonnés, recouverts de branchages formant claies supportant une épaisse chappe de plâtre. Une couche d'incendie, visible au-dessus de quelques-unes d'entre elles, correspond vraisemblablement à la destruction du monastère par les hommes du Nord. Deux petits cimetières chrétiens ont été découverts à Senlis<sup>375</sup>, l'un dans la cour du centre artisanal, sur l'emplacement du cimetière Saint-Rieul, auprès du tombeau du fondateur de l'église, dans l'*area christianorum* située au delà de l'ancien fossé établi dès le courant du IV<sup>e</sup> siècle; l'autre proche de l'ancien cimetière de Saint-Pierre prouve l'existence d'une petite agglomération hors les murs de la cité. Sur le terrain d'aviation de Malassise (Oise)<sup>376</sup>, sept sarcophages en pierre des VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles appartiennent au cimetière de la bourgade disparue de Velesme, au milieu de la forêt et à 500 mètres au Nord de la route de Senlis à Creil, entre la ferme de Malassise et le carrefour du Bois-Franc. D'autres sarcophages ont été trouvés à Tournoie-en-Percée-Vion (Sarthe)<sup>377</sup> et dans la cour du château d'Etrépigny (Eure)<sup>378</sup>. La découverte d'une fibule circulaire dans la partie non utilisée du cimetière de Saint-Aubin-sur-Algot (Calvados), indique l'emplacement de tombes barbares dans le voisinage et doit être rapprochée de celles d'objets de parure et d'équipement, trouvés à Dru-

val, au lieu dit « La Butte » ou « Les Catelets »<sup>379</sup>. D'autres sépultures mérovingiennes ont été reconnues dans le jardin du couvent des Sœurs de la Vierge Fidèle à La Délivrande (Calvados)<sup>380</sup> dans une carrière à Ver<sup>381</sup>, à Giberville, au lieu dit « Saint-Germain », où des sarcophages avaient été signalés en 1829<sup>382</sup>, dans le parc du château de Ventoux en bordure de la voie romaine<sup>383</sup>, et de nouveau dans les bois du Deffand, à Cussy-la-Colonne (Côte d'Or)<sup>384</sup>.

Au quartier de Choulans, à Lyon<sup>385</sup>, autour d'une chapelle placée sous le vocable de Saint-Laurent et succédant à un cimetière romain, cinquante sépultures étaient alignées et orientées, plus ou moins régulièrement espacées, que datent des épitaphes : la plus ancienne est de 549 ou 554, les autres sont postérieures et s'échelonnent entre 650 et 662. Un certain nombre contenaient plusieurs squelettes, les ossements des premiers occupants avaient été alors réunis en paquet au pied de la cuve, déposés en pleine terre ou bien encore dans un ossuaire voisin. Les mobiliers funéraires de ces Burgondes, inhumés dans des cercueils faits de matériaux de remploi, sont très pauvres : des agrafes en bronze à décor de cercles pointés, des anneaux d'oreilles, un petit gobelet à vernis rouge.

Les 250 épitaphes chrétiennes recueillies dans le cloître de Saint-André-le-Bas,

(375) G. MATHERAT, *Bull. mens. soc. d'hist. et d'archéol. Senlis*, 1948, p. 25.

(376) *Ibid.*, p. 27.

(377) P. CORDONNIER - DETRIE, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 453-454.

(378) DR. M. DOLLFUS, *Bull. soc. normande ét. préhist.*, XXXIV, 1947-8, p. 129-130.

(379) G.-A. SIMON, *La Bonne Semence...*, n° 433, 1946, p. 11-12.

(380) DR. DORANLO, *Bull. soc. antiq. Normandie*, L, 1946-8, p. 495-496.

(381) DR. GOSSELIN, *ibid.*, p. 386-388.

(382) *Ibid.*, p. 316-317.

(383) Chanoine CHAUME et GRÉMAUD, *Mém. comm. antiq. Côte-d'Or*, XXII, I, 1940-1941, p. 117-118.

(384) E. THEVENOT, *ibid.*, p. 81-88.

(385) P. WUILLEUMIER, *CRAI*, 1948, p. 243-246.

à Vienne<sup>386</sup>, représentent la plus riche collection de textes funéraires chrétiens, après celle de Rome, et apportent d'utiles documents à l'étude des croyances antérieurement au VIII<sup>e</sup> siècle. Toute trace de paganisme n'a pas encore disparu; invocation aux dieux mânes, mention des liens de parenté, apostrophes au mort, à ses parents, au lecteur, le Paradis désigné comme le bois élyséen.

Dans la Gaule orientale, des tombes barbares ont été reconnues au Poteau des Estrelles et au Glas à Bagneux, et près de l'église de Clesles (Marne)<sup>387</sup>. L'une des sépultures de Londret, à Vallant-Saint-Georges (Aube), au Nord du village renfermait un couteau, déposé le manche sur le bassin, la pointe près du coude<sup>388</sup>, comme il a été constaté à Estagel et à Villey-Saint-Etienne.

On doit à E. Delort<sup>389</sup> une bonne description du cimetière franc d'Ennery (Moselle), au lieu dit «Les Trois Arbres», sur la berge d'un ancien lit de la Moselle. Les corps avaient été directement déposés dans la terre, le visage tourné vers le soleil levant et étendus sur le dos. Les offrandes alimentaires sont rares et les ossements d'animaux recueillis proviennent vraisemblablement d'un dépotoir gallo-romain occupant une partie du terrain sur lequel fut établi le cimetière. Les armes sont peu abondantes et la pauvreté des mobiliers funéraires fait connaître une population sédentaire et paisible, gallo-romaine pour une large part. Le cimetière, occupé à la fin du IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle, est celui d'une paysannerie indigène, mêlée de quelques éléments germa-

niques. La sépulture de Knoeringue, au lieu dit «Bännli», offre un rite peu fréquemment constaté, celui du sarcophage recouvert par une butte de terre rapportée<sup>390</sup>.

Les méthodes de laboratoire, utilisées par Ed. Salin et A. France-Lanord<sup>391</sup> sont à l'origine des très grands progrès réalisés dans l'étude de la technique des armuriers mérovingiens, dont les procédés diffèrent de ceux des forgerons gallo-romains. L'usage de la trempe n'apparaît pas et une arme aussi courante que le scramasaxe est faite de trois plaques d'acier soudées les unes aux autres<sup>392</sup>.

Il était bon que fût précisée la différence entre la bipenne et la francisque, l'arme typique du guerrier franc, à la fois arme de jét et arme pour le combat corps à corps. La double hache, si elle est connue dans l'armement des lètes au IV<sup>e</sup> siècle, n'est plus représentée dans l'archéologie des Invasions.

Peu d'études traitent de l'art de cette période. A la liste dressée par G. Behrens des boucles de ceinture du IV<sup>e</sup> siècle, à décor d'intailles rappelant le travail au couteau, on ajoutera les exemplaires découverts à Sissy (Aisne) aux environs de Rennes et à Pierre-à-Villée (Aubréville, Meuse), dans une officine de potier, avec décor de swastika, d'étoiles et de quadrillages, comparables aux motifs utilisés par les ateliers céramiques d'Argonne<sup>393</sup>. Dans l'art animalier du Haut Moyen âge, le motif de l'oiseau à bec crochu, qui disparaît, au VII<sup>e</sup> siècle, du répertoire des décorateurs mérovingiens, aurait son

(386) P. WUILLEUMIER, G. DENIAU, J. FORMIGÉ et E. L. ALBRAUD, *Le cloître de Saint-André-le-Bas à Vienne*. Vienne, 1947, in-8°.

(387) P.-M. FAVRET, *Gallia*, V, 2, 1947, p. 442.

(388) *Ibid.*, p. 443.

(389) *Ibid.*, p. 351-403.

(390) L.-G. WERNER, *Bull. Mus. hist. Mulhouse*, LIX, 1940-8, p. 5-9.

(391) A. FRANCE-LANORD, *Bull. antiq. Fr.*, 1943, p. 35.

(392) *Ibid.*, p. 111-115.

(393) G. GAUDRON, *B.S.P.F.*, XLV, 1948, p. 209-210.

prototype dans l'art scythe et était connu en Gaule dès l'époque de La Tène <sup>394</sup>.

Reprenant de nouveau l'étude du carré magique *Sator arepo...*, J. Carcopino <sup>395</sup> l'attribue à l'église de Lyon, au II<sup>e</sup> siècle, et l'explication qu'il propose s'appuie sur les tendances mystiques lyonnaises et l'exégèse symbolique de l'évêque Irénée.

Une nouvelle interprétation — ce serait une incantation — est donnée du

texte runique, découvert près d'une source voisine du village de Pierre d'Arguel, le deuxième document portant des runes découvert en France, après la fibule de Charnay <sup>396</sup>.

Raymond LANTIER.

Musée des Antiquités Nationales,  
Saint-Germain-en-Laye,  
décembre 1949.

(394) E. SALIN, *ibid.*, p. 209-210.

(395) *Mus. Helvetic*, V, I, 1948, p. 16 sq.

(396) MILLIAT et BIZET, *Bull. trim. soc. archéol. Touraine*, XXIV, 1947, p. 297-298.